



CINÉMA

Un agréable malaise malgré tout

Page E 3



DE VISU

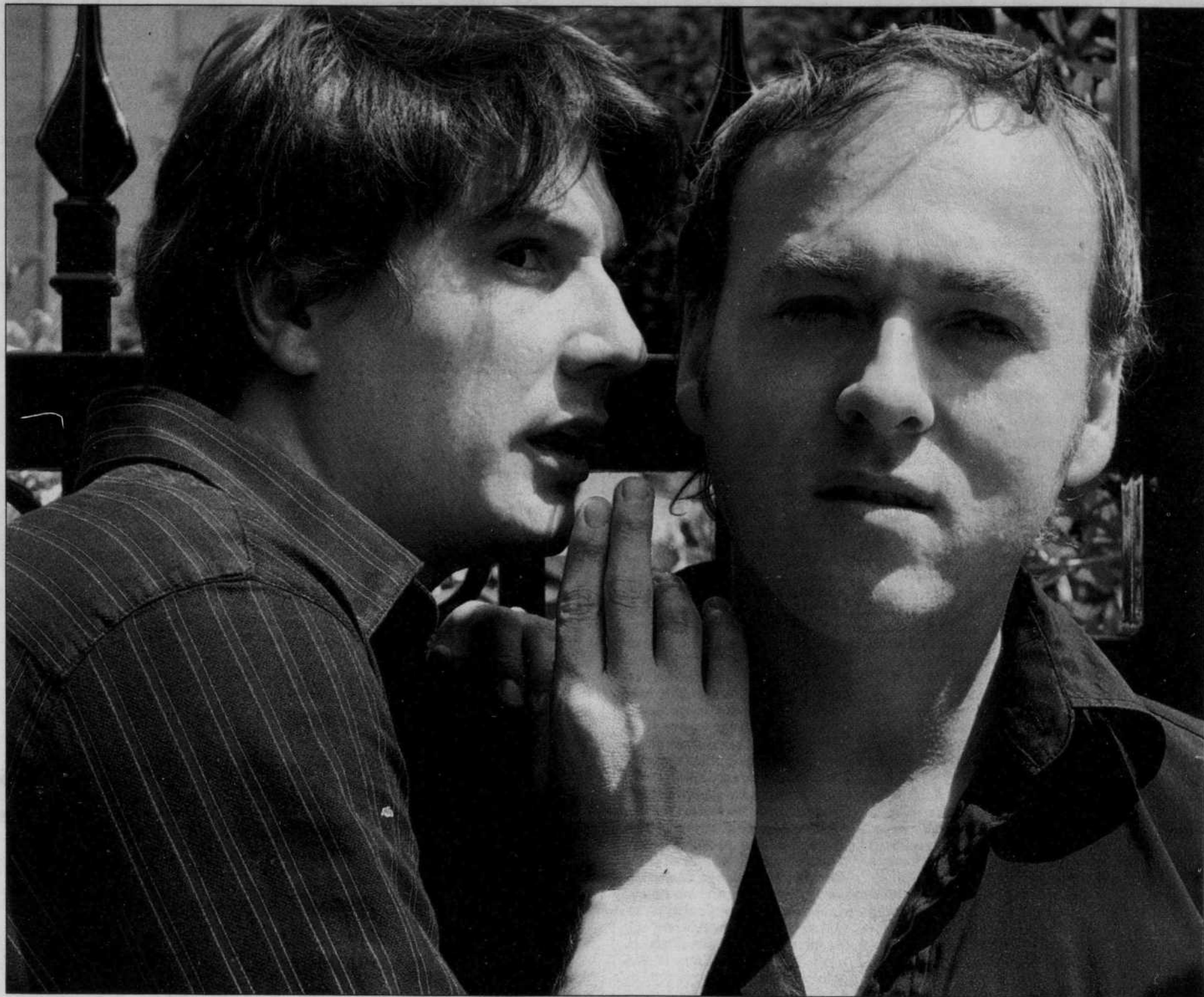
L'art au pied de la lettre au MACM

Page E 4

CAHIER

E

LIVRES ET CULTURE

Simon-Olivier Fecteau et Marc-André Lavoie ont réalisé en tandem un premier long métrage, une comédie intitulée *Bluff*.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Marc-André Lavoie et Simon-Olivier Fecteau en orbite au FFM

Leur délicieux film *Bluff*, financé sans l'appui de l'État, assurera l'ouverture du 31^e Festival des films du monde jeudi prochain, avant de gagner une cinquantaine d'écrans le 7 septembre.

ODILE TREMBLAY

Assis à une terrasse, ils étaient nerveux et pas trop sûrs d'eux, Marc-André Lavoie et Simon-Olivier Fecteau. Ce sympathique duo a choisi la méthode débrouillardise pour concocter un premier long métrage à quatre mains. *Bluff* est une comédie, un thriller et une mosaïque de la société. Le film n'a pas la prétention de révolutionner le septième art, mais il offre au public une œuvre drôle de qualité, avec un suspense à la clé et d'excellents comédiens. Or, à leur grande surprise, le film a été choisi pour l'ouverture du FFM. Au début, ça leur faisait peur, cette tribune. Tous ces projecteurs sur eux...

Mais *Bluff*, dans son esprit libre et amusant, avec plusieurs histoires entrecroisées, un peu comme le *Québec-Montréal* de Ricardo Trogi, devrait vraiment trouver son public, et

gageons que les réalisateurs vont bientôt se détendre.

Huis clos modifié

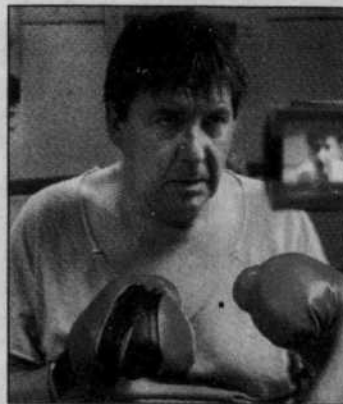
«Le succès d'un bon film: un bon scénario, un bon scénario, un bon scénario», disait Jean Gabin. Lavoie et Fecteau répètent la même chose. Ils ont planché à quatre mains sur l'écriture de *Bluff*, durant un an et demi, enregistrant parfois les répliques pour vérifier leur effet comique. «Vous ne me croyez pas, mais au montage, après avoir vu le film un nombre incalculable de fois, je risais encore à certains gags», dit Marc-André Lavoie. Leur pari: si l'histoire est bonne, qu'importe que le budget soit minime? «On a tout misé sur le capital humain, pas sur la technique.»

Dire que leur budget n'a pas dépassé 500 000 \$ (plutôt 300 000 \$ en argent sonnante, sans compter les services), c'est réduire le film à une histoire de gros ou de petits sous, alors qu'il s'agit d'une œuvre de qualité. Mais dès l'écriture du scénario, le tandem pensait déjà à l'aspect éco-

nomique. D'où cette unité de lieu, comme au théâtre: un appartement, occupé par divers locataires de générations diverses, sur plusieurs époques, repeint de leurs mains afin de varier les décors divers.

Toujours le même appartement (à Saint-Henri), huis clos modifié où des trios évoluent, avec une suite d'histoires loufoques, souvent désopilantes, sur des bons dialogues pétris d'imagination: un jeune couple accueillant un géniteur pour avoir un bébé, deux voleurs, un propriétaire et un ouvrier, un couple et un inquiet acheteur de tableaux, un éternel étudiant incapable d'affronter le marché du travail. Chaque saynète possède sa vie propre, mais un fil les relie et le dénouement final est vraiment réussi.

Les auteurs refusent l'étiquette «coup porté dans les dents des institutions», même si pas un sou n'est venu des officines gouvernementales. Avec le producteur Jean-René Parenteau, son associé dans la compagnie Orange Médias, boîte de production publicitaire, Marc-André Lavoie voulait se lancer dans le long métrage. Simon-Olivier Fecteau s'est joint à eux en 2006. Sa rencontre avec Marc-André dans une soirée «Prends ça court» fut déter-

Remy Girard dans une scène de *Bluff*

minante. Les deux avaient fait des courts métrages. Ils ont coécrit et coréalisé le film, et Simon-Olivier y tient un rôle à l'écran. Quant à Marc-André, il fut le directeur photo de *Bluff*. Le distributeur Pierre Brousseau, des Films Séville, les a appuyés dans leur aventure. Tous ont envie de travailler ensemble longtemps et caressent un tas de projets.

Nouvelles voies

Orange Médias offrait les infrastructures: caméras, salle de monta-

ge, avec un bas de laine pour financer leur œuvre. Leur nouvelle filiale, Orange Films, leur permet de réaliser leur rêve d'enfants, déjà présent quand Marc-André et Jean-René faisaient le train à la ferme: faire du cinéma. Toute l'équipe vit une histoire d'amitié. Ça se sent.

Ni un énoncé politique ni une solution à la crise de financement du cinéma québécois. «On n'a rien contre l'argent public, mais on a voulu faire un film vite, à notre goût, et ça aurait pris deux ou trois ans si on avait attendu les feux verts officiels», dit Marc-André Lavoie. Ce qui ne nous empêchera pas de cogner aux portes des bailleurs de fonds dans l'avenir. Chose certaine, *Bluff* n'aurait jamais été possible sans l'apport des nouvelles technologies. Bien entendu, la beauté des images en 35 mm manque un peu à l'appel. Ils ont choisi une caméra numérique HD. Leurs acteurs sont payés au tarif réduit de l'Union des artistes, avec des droits de suite.

«Quand on a imaginé un "casting" idéal, des noms d'acteurs se sont imposés. On ne croyait jamais qu'ils accepteraient de jouer dans notre film, mais ils nous inspiraient», affirme Simon-Olivier Fecteau. Les acteurs

carburent aux coups de cœur pour des scénarios. Et celui-là leur est tombé dans l'œil. Les Remy Girard, Emmanuel Bilodeau, Raymond Bouchard, Alexis Martin, Gilbert Sicotte, Isabelle Blais, Marc Messier, Julie Perreault, Jean-Philippe Pearson, David La Haye et compagnie ont donc accepté.

«Il faut dire que le film est à plusieurs volets. Chaque acteur n'avait pas plus de trois ou quatre jours de tournage», précise Marc-André Lavoie. Ça ne contraignait guère trop leur emploi du temps. Les deux réalisateurs n'ont que de bons mots pour le professionnalisme de ces acteurs-vedettes, qui se sont jetés corps et âme dans le projet. «Les plus grands sont vraiment les plus simples», conclut Simon-Olivier Fecteau.

Le duo caresse un autre projet, dont l'écriture devrait débuter dans trois semaines. Une comédie sur un personnage qui croit en l'existence des extraterrestres et veut en accueillir un. «On a envie de faire un film tous les deux ans», disent-ils. L'argent? Ils se débrouilleront. Oui, des voies parallèles pointent bel et bien à l'horizon du cinéma québécois.

Le Devoir

JE RÉVISE EN VACANCES

24 devoirs de vacances

pour réviser votre arithmétique et votre géométrie pendant vos vacances



Je réviserai en vacances

Un petit programme de révision pour l'été!

24 devoirs de vacances, en français et en mathématique,

de la 1^{re} à la 6^e année

9.95 \$ le cahier

TrécaTré
QUEBECOR MEDIA



Quel pourcentage est égal à 0,05 ?

- a. 0,5 %
- b. 5 %
- c. 50 %

Réponse: b. 5 %

CINÉMA

Fauteuils pour dames



Odile Tremblay

Ça me ravit toujours de voir une femme investir un fauteuil ministériel. L'avenir révélera par la suite lesquelles sont qualifiées, lesquelles méritent de sauter au premier coup de vent, tout comme leurs collègues masculins, au reste. Mais chacune de ces nominations marque un pas vers la parité politique, jamais acquise.

Bienvenue alors à Josée Verner au ministère du Patrimoine canadien! Le règne de Bev Oda a tellement hérissé le milieu culturel... Nous voici moins exigeants sur la feuille de route de la nouvelle venue. Pas d'expérience dans le milieu culturel, Josée Verner? Aucune importance! Francophone, Québécoise, capable de saisir nos spécificités: ça nous suffit désormais. Youpi yé!

Troublant quand même de voir à quel point les femmes héritent à peu près toujours des portefeuilles culturels. Et à tous les ordres de gouvernement, encore. Leur proportion à ces postes, depuis maintes décennies, doit bien friser les 90 %, sinon davantage. As-

sez pour se demander: pourquoi là, et pas aux Finances à tout coup?

Oui, pourquoi, au juste? Compétentes ou incompétentes, tantôt l'une, tantôt l'autre se voit invitée à diriger la Culture ou le Patrimoine. À toutes les élections, à chaque remaniement, dans la ville, dans la province ou dans le pays, c'est le même topo.

— Bonjour madame! Prenez place, s'il vous plaît... Fauteuil de velours réservé aux robes.

Les femmes sont encore loin d'occuper massivement les vraies sphères décisionnelles. «Le pouvoir, connais pas!», écrivait jadis Lise Payette, après un passage houleux à l'Assemblée nationale. Notre société n'a pas effectué de bonds de géant depuis son coup de gueule, juste des petits pas. Et qu'on n'aille pas me citer le cas de Pauline Marois à la tête du PQ. Son long chemin de croix n'a témoigné que des épreuves d'une femme qui vise les sommets politiques.

Le gouvernement Charest a innové avec la parité hommes-femmes de son dernier cabinet. En règle générale, la Chambre demeure un boys club, sinon dans la lettre du moins par l'esprit. Les premiers ministres à cravates qui mettent systématiquement (à de rarissimes exceptions près) des femmes en charge de la culture et des arts lancent un message à la population, consciemment ou non: que ni la culture ni les femmes ne sont prises au sérieux en politique canadienne. Leur union va donc de soi. Dans la Vieille Europe férue d'art, ces chasses gardées n'existent pas.

Ici, la sphère culturelle semble apparaître aux mâles dominants comme une sorte de club musical pour dames. Cette culture — malgré les beaux discours des dirigeants prompts à jurer, une main sur le cœur, de son importance — se voit si rarement traitée comme une priorité sur le terrain.

Le cas Harper constitue le pire cas de figure possible, puisque le premier ministre ne tente même pas de donner le change. La culture est absente de la vie du dirigeant conservateur et ne participe guère à sa vision de la politique canadienne. Qu'il ait d'abord nommé Bev Oda, unilingue anglophone, à ce poste sensible en dit long sur le bâillement que lui inspire un univers où le Québec occupe une position si capitale. Avec le virage Josée Verner, il s'offrait cette semaine la paix à bon compte. Jetant une Québécoise en pâture aux «chialeux cultureux» de la Belle Province (mais irritant les Canadiens anglais, dont elle maîtrise mal la langue). De toute façon, il lui liera sans doute les mains. Bonne chance à vous, mais bon courage aussi, madame Verner!

On a beaucoup râlé contre Bev Oda, mais son chef lui avait-il offert vraiment les moyens de pousser la roue de son ministère? Comme elle devait se sentir frustrée du rôle de potiche qu'il lui faisait jouer. J'ignore par ailleurs si le député bloquiste Christian Ouellet a traité ou pas mardi dernier Josée Verner de «belle potiche» (il nie, bien sûr), mais par-delà les insultes machistes — lot commun des femmes en politique —, le danger de se transformer en potiche se révèle hélas réel au Patrimoine, surtout sous Harper.

Depuis le temps que les femmes trônent sur les arts, une chance que plusieurs d'entre elles ont pris leur charge au sérieux...

On aura connu de grands règnes féminins au siège de la culture. Au fédéral, Liza Frulla fut une batailleuse de premier plan. Au provincial, Louise Beaudoin nous a souvent épatés et Line Beauchamp ne s'en est pas mal tirée du tout. À Montréal, Helen Fotopoulos fut une gardienne de la culture de haute volée. Pour ne citer qu'elles.

Performances d'autant plus méritoires que ces politiciennes durent combattre un double préjugé: contre leur sexe et contre leur secteur. On n'a rien contre la présence féminine à l'enseignement culturel, répétons-le, mais contre une EQUATION SYSTEMATIQUE, qui devient louche à la longue, tant elle témoigne de préjugés ancrés, mal déterminés en plus, puants et souterrains.

La vraie parité surviendra quand certains ministères cesseront de constituer des chasses gardées à l'intention d'un sexe ou de l'autre, jugés trop vitaux pour les unes, trop mineurs pour les autres.

En attendant, on remercie les femmes ministres d'avoir tenu haut le flambeau de la culture. Il est si capital, ce ministère, n'en déplaise à trop de dirigeants qui balaient avec condescendance dans la cour des dames violons, statues et manuscrits (grenailles et divertissements jetés au second sexe) sans comprendre que s'y colle l'âme de leur peuple.

otremblay@ledevoir.com

Du coq à l'âne avec Julie Depardieu

Dans *Sauf le respect que je vous dois*, excellent drame social de Fabienne Godet qui paraîtra sur nos écrans la semaine prochaine, l'actrice campe une journaliste idéaliste et engagée

MARTIN BILODEAU

«Fille de». Le terme, abusivement employé dans le petit monde du cinéma français, où la moitié de la cohorte d'acteurs de moins de quarante ans est «fille de» ou «fils de», ne semble pas incommoder Julie Depardieu. Fille de vous savez qui. Peut-être parce que *La Petite Lili*, son rôle le plus marquant à ce jour, lui a valu deux César (actrice de soutien et jeune espoir), et du coup la validation. À 30 ans.

Enfant de la balle en avait quatre de plus lors de notre rencontre en janvier dernier à l'occasion des Rendez-vous du cinéma français à Paris, où deux films la mettaient en vedette et en valeur: *La Fautie à Fidel*, de Julie Gavras (à l'affiche), et *Sauf le respect que je vous dois*, excellent drame social de Fabienne Godet, qui paraîtra sur nos écrans la semaine prochaine et dans lequel elle campe une journaliste idéaliste et engagée épiait la trajectoire d'un cadre d'entreprise provinciale (Olivier Gourmet) pris dans le collimateur des compressions et autres humiliations mondialisantes.

À la suite du suicide d'un collègue, celui-ci va commettre un geste aux conséquences dramatiques qui vont le forcer à prendre la clé des champs. Trois femmes éclairent sa route: une jeune auto-stoppeuse qui va monter à bord de sa voiture (Marion Cotillard), son épouse inquiète restée derrière (Dominique Blanc) et la journaliste qui va tenter de faire la lumière sur le drame.

«Elle est un peu con au début, mais peu à peu tu sens qu'elle est touchée par cet homme-là», explique Julie Depardieu. Bottines noires, minijupe et collants de couleur (verts, si ma mémoire est bonne), Depardieu fille à l'air d'une collègue sixties, un peu sauteur. La conversation, dans le même mouvement, nous a fait sauter du coq à l'âne entre deux poignées d'arachides et des gorgées de jus exotiques, butin d'une perquisition faite par elle dans le minibar de l'hôtel cinq étoiles où nous nous sommes rencontrés. Ironiquement, le personnage de scribouilleuse modeste qu'elle campe dans le film de Fabienne Godet, campé à Nantes,

dort dans à peine plus de confort qu'à la belle étoile.

Sauf le respect que je vous dois, dans la foulée de *Ressources humaines* et *Rosetta*, parle du droit au travail et des difficultés que les employés éprouvent, dans un contexte de mondialisation et de concurrence, à répondre aux exigences de performance tout en préservant leur solidarité. Le regard est chargé d'amertume, mais pas sans tendresse. «*Bien que Fabienne soit quelqu'un de très calme, il y a une violence dans son écriture*», confirme Julie Depardieu, dont le personnage éclaire tout le film d'un sentiment primordial: l'empathie. «*C'est l'un des trucs les plus anciens du monde, mais plus personne n'en est capable, car on croit que les gestes gratuits ne servent plus à rien*». Après de Fabienne Godet, Depardieu s'est sentie en confiance, éprouvait au tournage le sentiment d'appartenir à une communauté d'esprit.

«*Je trouve que Fabienne est honnête. Son film l'est aussi. Elle a quelque chose à dire et elle ne prétend pas le dire mieux que quelqu'un d'autre. Elle essaie de le faire avec son cœur*», confirme celle qui se destinait à tout sauf au métier de comédienne. «*Ça me paraissait trop facile*», dit-elle ici. «*J'avais peur de voler la place de quelqu'un d'autre*», lâche encore cette dilettante abonnée aux seconds rôles de prestige (*Podium*, *Un long dimanche de fiançailles*). Celui de Flora dans *Sauf le respect que je vous dois* compte parmi ses meilleurs jusqu'ici. «*Ce rôle [de sauveteuse], c'est un peu moi aussi. Lorsque les gens ont des problèmes, c'est souvent moi qu'on appelle. J'aime bien pouvoir aider les gens qui ne vont pas bien. A cause du rapport intense que ça crée*». De la «fille de», on n'attendait pas moins.

Collaborateur du Devoir

Olivier Gourmet dans *Sauf le respect que je vous dois*, de Fabienne Godet

SOURCE K-FILMS

Pour un cinéma plus social

SAUF LE RESPECT QUE JE VOUS DOIS

Réalisation: Fabienne Godet. Scénario: Fabienne Godet, Franck Vassal et Juliette Sales. Avec Olivier Gourmet, Dominique Blanc, Julie Depardieu, Marion Cotillard. Image: Crystel Fournier. Montage: Françoise Tourmen. Musique: Dario Marianelli.

ODILE TREMBLAY

Un beau film, vibrant comme une corde de violon, quoique pas toujours vraisemblable, premier long métrage de la Française Fabienne Godet, qui prend à bras-le-corps la souffrance en milieu de travail. À l'heure où gagne aussi nos psyches *Contre toute espérance*, du Québécois Bernard Émond, qui traite par la bande le problème des licenciements dans les entreprises à l'heure de la mondialisation, des parallèles s'imposent. Un certain cinéma social semble vouloir relever la tête des deux côtés de l'Atlantique.

Fabienne Godet, qui a travaillé en psycho-sociologie et connu elle-même une expérience de licenciement, témoigne ici des révoltes nées des lieux de travail qui négligent l'aspect humain.

Olivier Gourmet, qui garde la solidité qu'on lui a connue sous la direction des frères Dardenne, campe avec force un personnage courbant l'échine jusqu'à ce que sa coquille éclate. Suicide, violence, dépression sévère: les conséquences d'une mauvaise gestion d'entreprise sont ici hautement dramatiques. Excessives, dans le cours de cette histoire.

Tant qu'à s'offrir Gourmet, Godet semble s'être inspirée des films des frères Dardenne, avec ce regard direct, sans concessions, sur des tragédies hu-

maines, ces prises de vue collées au corps des acteurs, à la nuque, au dos des interprètes, cette nervosité de la caméra.

On entre ici de plain-pied dans la vie apparemment sans histoire d'un père de famille (Gourmet) auprès de son épouse (Dominique Blanc). Mais dès le départ, des fissures apparaissent. Les heures de travail supplémentaires empêchent cet employé modèle de célébrer l'anniversaire de son fils. Même les vacances familiales sont remises en cause. À l'usine, celui qui gueule, un ami du héros, perd son emploi et attende à ses jours, traumatisant l'entreprise. Ici, les manigances odieuses du patron pour masquer ses injustices ravivent toutes les tensions. Suivra la dérive du héros, dont le destin traversera le chemin d'une jeune fille à la fois forte et paumée (Marion Cotillard, très crédible).

Malgré tout le talent de Gourmet, on a du mal pourtant à croire aux revirements radicaux de son personnage. La morale finale est un peu facile, le scénario ne tient pas toujours la route et le dénouement aurait pu gagner du punch, mais le rythme prenant, l'excellent jeu des acteurs, le parti pris d'intimité, avec des états de crise qui crépitent à l'écran, font de ce film indépendant une œuvre sociale dotée d'une vibration et d'une portée.

Le Devoir

Olivier Gourmet et Julie Depardieu dans *Sauf le respect que je vous dois*

SOURCE K-FILMS

★★★★★
«Remarquable!»
John Griffin, *The Gazette*

★★★★★
«Un chef d'œuvre du cinéma arabe. Les images sont magnifiques!»
Virginie Roy, *La Journal de Montréal*

«Une fascinante fresque! Une heureuse découverte!»
Aleksi K. Lepage

«Un tour de force!» «Passionnant!»
Odile Tremblay, *Le Devoir* Kevin Laforest, *Voir*

L'IMMEUBLE YACCOUBIAN
un film de Marwan Hamed métropole
D'après le best-seller de Alaa El Aswany

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE
version originale avec sous-titres français v. o. avec sous-titres anglais
13 ANS+ EX-CENTRIS PARALYMNÉ CINÉMA DU PARC

★★★★★
«Une si belle histoire!»
Annabelle Nicoud, *La Presse*

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
CINÉMA DU PARC
Asia ARGENTO Furad Alt AATTOU Roxane MESQUIDA
Une vieille MAITRESSE
un film de Catherine BREILLAT métropole

13 ANS+ À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ AU CINÉMA EX-CENTRIS

«... TRÈS ÉMOUVANT...»
- JÉRÔME PROVENÇAL, *LE MONDE*

«... UN FILM ATTACHANT FORMIDABLEMENT INTERPRÉTÉ...»
- FRANÇOISE MAUPIN, *LE FIGAROSCOPE*

L'homme de sa vie

Bernard Campan Charles Berling Léa Drucker Un film de Zabou Breitman
www.lhommeadesavie.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
EX-CENTRIS SHERBROOKE GATINEAU LE CLAP

WWW.CHRISTALFILMS.COM

Cinéma

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

L'HOMME DE SA VIE
/ ZABOU BREITMAN

15h05 17h20
19h30 21h40

Un agréable malaise (malgré tout)

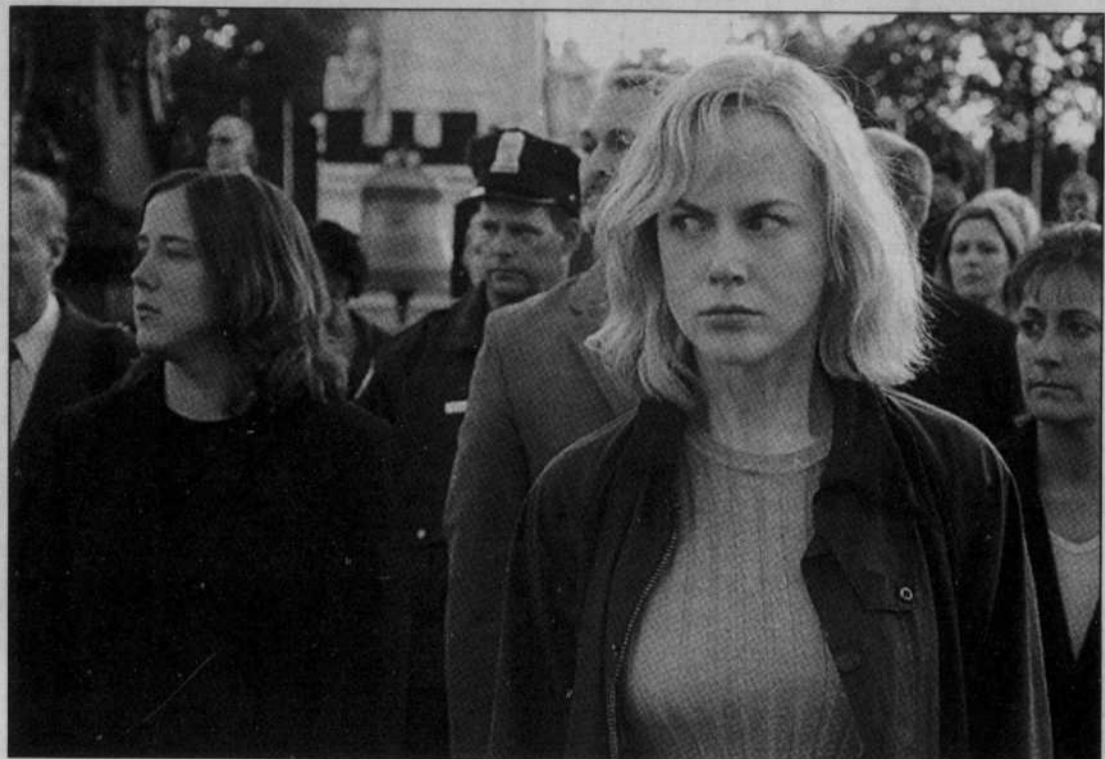
THE INVASION (L'INVASION)

D'Olivier Hirschbiegel. Avec Nicole Kidman, Daniel Craig, Jeremy Northam, Jeffrey Wright. Scénario: David Kajganich, d'après le roman de Jack Finney. Image: Rainer Klausmann. Montage: Joel Negron, Hans Funck. Musique: John Ottman. États-Unis, 2007, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il arrive qu'on puisse aimer des films ratés, en toute connaissance de cause. Cet amour tient à quelque chose d'indefinissable, peut-être à une impression de surprise et/ou de familiarité, tenace et agréable. J'ai eu ce sentiment devant *The Invasion*, premier long métrage sur le sol américain du très prisé cinéaste allemand Olivier Hirschbiegel (*La Chute, L'Expérience*).

Son ratage était par ailleurs annoncé par des rumeurs de discorde entre Hirschbiegel et les dirigeants de Warner, qui ont forcé le retour de scénarios par les frères Wachowski, au point où le cinéaste a failli perdre la paternité de son film. Bref, cette quatrième adaptation cinématographique du roman *Body Snatchers* de Jack Finney (après celles de Don Siegel en 1955, de Philip Kauffman en 1978 et d'Abel Ferrara en 1993) s'annonçait inégale, sans unité, éparpillée. En effet, en effet et en effet. Et d'abord, pourquoi une quatrième adaptation d'un roman racontant la prise de possession des humains par une civilisation extraterrestre au moyen d'un virus accroché à une navette spatiale tombée du ciel? Parce que la peur d'une épidémie planétaire est tou-



Nicole Kidman dans *The Invasion*, d'Olivier Hirschbiegel

SOURCE WARNER

jours très présente (rappelez-vous la grippe aviaire) et que le cinéma aime bien exploiter les peurs, aussi irrationnelles soient-elles.

Nicole Kidman campe une psychologue de Washington intriguée par une matière visqueuse rapportée par son fils dans son butin d'Halloween. Un ami médecin (Daniel Craig) et son pote généticien (Jeffrey Wright) l'aident à comprendre que cette matière est responsable du comportement bizarre des citoyens de sa ville, dépossédés d'eux-mêmes, voire robotisés sous leur enveloppe de chair. Comment échapper à la

contagion? Feindre d'être comme eux et, si infecté, lutter contre le sommeil, dernière frontière avant la transformation. Une fois ces données révélées, le film prend la forme d'une course contre le sommeil pour l'héroïne à la recherche de son fils, qu'elle a négligemment laissé entre les mains de son père (Jeremy Northam) déjà passé dans l'autre camp.

Le principal problème du film tient non pas à ses invraisemblances mais à la gestion de celles-ci. En voulant donner au récit une envergure nationale, puis en voulant l'ancrer dans le réalisme pro-

fond, Hirschbiegel et les spécialistes du «damage control» qui ont achevé le film à sa place se sont piégés eux-mêmes. Il manque ici la part de mystère qui rendrait ces invraisemblances plus organiques, et plus fluides les nombreuses ellipses qui parcourent le récit.

Subsiste, malgré tout, un climat assez prenant, porté d'une part par le jeu retenu de Nicole Kidman, d'autre part par la mise en scène clinique, inductrice d'une bienheureuse inquiétude, voire d'un agréable malaise.

Collaborateur du Devoir

Une caricature un peu trop grosse

2 DAYS IN PARIS

Réalisation et scénario: Julie Delpy. Avec Julie Delpy, Adam Goldberg, Daniel Brühl, Marie Pillet, Albert Delpy, Aleksia Landeau. Image: Lubomir Bakchev. Montage: Julie Delpy. Musique: Julie Delpy.

ODILE TREMBLAY

Elle avait coscénarisé l'excellent *Before Sunset* de Richard Linklater (suite de *Before Sunrise*), mais les vrais débuts de réalisatrice de l'actrice française Julie Delpy, désormais installée aux États-Unis, est ce *2 Days in Paris* à microbudget. Le film lui permet de faire le lien entre son passé parisien et son présent américain. De l'écriture au montage, en passant par le jeu, la musique et la réalisation, la blonde égérie de Kieslowski et de Tavernier a porté ce film à toutes les étapes du processus.

Le couple est encore le pivot de l'histoire, sinon, difficile d'établir des liens avec le romantique et charmant *Before Sunset*. La comédienne Julie Delpy cherche ici à marier l'humour caustique à la Woody Allen à la classique tradition française accrochée aux relations de couples. Lors de sa sortie en France, *2 Days in Paris* fut plutôt bien accueilli, loué pour sa fraîcheur et la liberté de son ton. J'avoue ne pas partager cet enthousiasme. Les répliques souvent banales, sinon triviales, n'ont justement rien à voir avec les fines passes d'armes de Woody Allen. Et bien des clichés de société sont servis en repassant les couverts.

Pourtant, cette histoire de couple — elle, Marion, Parisienne exilée à New York (Julie Delpy); lui, Jack, Américain pur beurre (Adam Goldberg), de passage à Paris chez les parents de la demoiselle — possède un potentiel comique. Il est vrai que le style libre de sa réalisation dégage un certain charme. Mais le personnage de Jack, jaloux, borné, naïf et bête, irrite de bout en bout. Quant à Julie Delpy, elle campe avec raideur une Marion écartelée entre ses anciens amants et son conjoint américain, si mal dégrossi qu'on s'étonne de le voir à ses côtés.

Le côté corrosif du personnage de Marion, qui parle de sexe à tout bout de champ, mais avec un cynisme mal maîtrisé et souvent primaire, tombe à plat.

Certains personnages secondaires se révèlent plus intéressants: le papa excentrique (joué par le père de la réalisatrice, Albert Delpy), la maman au passé olé olé (la mère de Julie Delpy, Marie Pillet). Tous deux apportent une couleur au film, mais le scénario, spontané certes mais inachevé, ne leur permet guère d'étoffer leurs rôles. Les scènes de parties, de retrouvailles, de chocs culturels frontaux sont desservies par des dialogues faciles et les acteurs surjouent en général.

Jack symbolise mal le passé récent des États-Unis. Il tombe des nues devant les mœurs gaillardes des Français soixante-huitards (dont témoigne la mère) mais semble ignorer à quel point la jeunesse américaine s'est envoyée en l'air durant les mêmes années du *flower power*. La caricature est trop grosse.

Ce couple mal assorti à du mal à imposer sa chimie. *2 Days in Paris* possède une souplesse de traitement et des références amusantes, mais on se lasse très vite de ce couple hybride qu'on a envie de renvoyer à New York illico.

Le Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE
Le couple mal assorti de *2 Days in Paris*

Entre le désir et la peur

L'HOMME DE SA VIE

De Zabou Breitman. Avec Bernard Campan, Charles Berling, Léa Drucker, Jacqueline Jehanneur, Éric Prat. Scénario: Zabou Breitman, Anès De Sacy. Image: Michel Amathieu. Montage: Richard Marizy. Musique: Laurent Korcia, Liviu Badiu. France, 2006, 114 minutes.

MARTIN BILODEAU

Se souvenir des belles choses, le premier long métrage de la comédienne et scénariste Zabou Breitman, avait laissé un souvenir puissant. Cet irrésistible mélo marquait la naissance d'une équilibriste, sur le fil du rasoir entre l'émotion et la retenue, le «dire» et le «suggérer». *L'Homme de sa vie*, son deuxième opus, confirme qu'il y a une manière, un style Breitman.

Et une évolution puisque son très beau film, sur la rencontre amoureuse inattendue et bouleversante de deux hommes que tout sépare, est nettement plus ambitieux et casse-cou que le précédent, avec ses ellipses astucieuses, ses virages déroutants, sa narration fragmentée, etc. De fait, le récit se déroule l'espace d'une nuit, sur la terrasse d'une belle maison de campagne provençale, où la conversation entre Frédéric (Bernard Campan), chimiste et bon père de famille, et Hugo (Charles Berling), graphiste homosexuel et don Juan, s'éternise sur les thèmes du désir, du mariage, de la vie à deux, de l'engagement. Entre ces fragments, des *flash-forward* nous racontent, de façon allusive, le cours que prendra leur histoire. Dans quel ordre, et à quelle distance (dans le temps) de cette soirée, c'est là un des nombreux mystères de ce film résolument moderne et sobrement complexe sur l'aventure et le confort, le désir et la peur, que Zabou Breitman décline avec une grâce admirable.

Ce qui ne l'empêche pas, ici et là, de pécher par excès de zèle. L'abondance de symboles, de métaphores, de fragments de rêves, d'apartés poétiques et de détails insolites (le rideau de la maison vole au vent quand pas une feuille ne bouge dans les arbres) alourdissent par moments le récit, qui eût par ailleurs nécessité quelques resserments au montage. La conversation inopinée entre Hugo et la belle-mère de Frédéric (Jacqueline Jehanneur) paraît plaquée. L'épisode de la jeune fille au pair et de l'ami libidineux n'apporte rien de plus au discours du film sur les mouvements involontaires du désir. Par ailleurs, le désespoir grandissant de Léa (excellente Léa Drucker), qui se sent peu à peu délaissée par son mari au profit du beau voisin, est trop ou pas assez bien défini, comme si entre les deux possibilités la

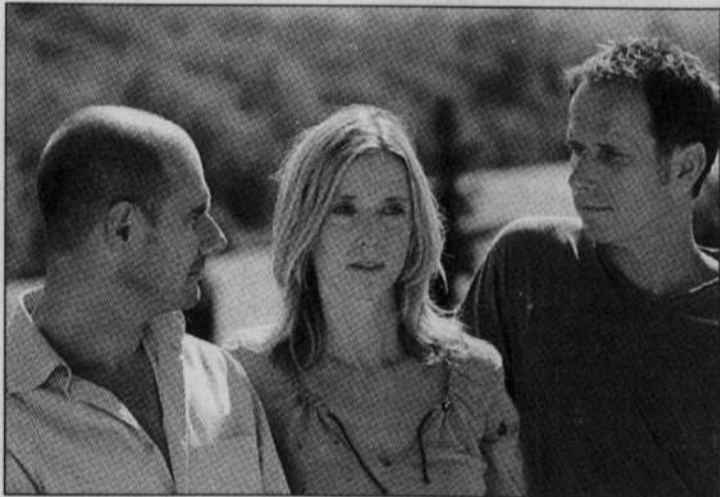
cinéaste avait choisi de trancher dans le milieu.

S'il importe de signaler ces bébais, il importe également de rappeler que *L'Homme de sa vie*, malgré eux, est une œuvre supérieure, tant par la fluidité de sa mise en scène et la beauté des images de Michel Amathieu (le rapport image-son est par ailleurs

remarquablement travaillé) que par la qualité de l'interprétation. A commencer par celle de Bernard Campan, un acteur étonnant, capable d'exprimer l'ombre ou le soleil en un clignement de paupière. Mieux qu'une voix hors champ, son expression muette (il est buté, troublé, dubitatif, etc.) nous guide dans le labyrinthe de cette

«aventure» racontée dans le même désordre que celui que son personnage vit au dedans. A nous de nous y perdre.

Collaborateur du Devoir



SOURCE CHRISTAL FILMS
Bernard Campan, Léa Drucker et Charles Berling dans *L'Homme de sa vie* de Zabou Breitman

www.cinemaduparc.com

VISITEZ NOTRE SITE INTERNET AMÉLIORÉ POUR DES TEXTES, HORAIRES, ETC...

OUR DAILY BREAD

INGMAR BERGMAN SARABANDE

YACUBIAN BUILDING

YOUNG CUTS KLIMT

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$

CINÉMA DU PARC 3570 Du Parc 514-281-1000

K-FILMS AMÉRIQUE présente

OLIVIER GOURMET JULIE DEPARDEU

DOMINIQUE BLANC MARION COTILLARD

SAUF LE RESPECT QUE JE VOUS DOIS

Un film bouleversant et irréfutable. Thomas Solimal, LE MONDE.

Un film réussi, qui oscille entre drame psychologique et polar. LE PARISIEN

Fabienne Godet à la sensibilité particulière sait détourner son objectif d'un visage en pleurs vers la pudeur d'un dos, ravivant ainsi l'émotion. Dominique Widemann, L'HUMANITÉ

3 148 952 9723 14

un film de FABIENNE GODET

À l'affiche

CINÉMA SHERBROOKE

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA LE CLAP

COMPÉTITION OFFICIELLE LOCARNO 2007

SÉLECTION OFFICIELLE TORONTO 2007

« Un drame émouvant avec des performances extraordinaires de Guylaine Tremblay et Guy Jodoin: un film qui vous fait réfléchir et élève l'esprit. »
Ray Bennett, *The Hollywood Reporter*, USA

« Un chapitre fondamental à la filmographie de Bernard Émond où brillent dans ce deuxième volet de sa trilogie les extraordinaires prestations de Guylaine Tremblay et Guy Jodoin! »
Cinemino, Italie

LES FILMS SEVILLE PRÉSENTE UNE PRODUCTION ACPAV

GYLAINE TREMBLAY GUY JODOIN

UN FILM DE BERNARD ÉMOND

PRODUIT PAR BERNADETTE PAYEUR

Contre toute Espérance

DU RÉALISATEUR DE LA NEUVAINÉ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

COMPLEXE DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

COMPLEXE DIVERTISSEMENT STARCITÉ MONTREAL

CINÉMA Sherbrooke

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA CAPTOL

DRUMMONDVILLE

CINÉMA ST-ÉLUS TACHE

STÉ-A-DÈLE

CINÉMA BOUCHERVILLE

BOUCHERVILLE

CINÉMA FORTUNE

STARCITÉ HALL

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

LE FORUM 22

DE VISU

L'art au pied de la lettre L'exposition De l'écriture au MACM interroge les rapports entre l'art actuel et l'écrit

DE L'ÉCRITURE

Commissaire Josée Bélisle
Musée d'art contemporain
de Montréal
Jusqu'au 8 octobre 2007

RENÉ VIAU

C'est d'abord une signature et un carton accolé au mur à côté de l'œuvre avec le titre, l'année de création et le nom du peintre. Jusque-là, rien de plus ordinaire. Pourtant, bien au-delà du titre et du nom de l'artiste paraphé dans un coin de l'œuvre, la présence des mots, et celle du texte comme prétexte, est inhérente à notre expérience de l'art.

Holbein, Dürer écrivaient sur leurs portraits. Van Gogh intégrait des livres à ses natures mortes. Gris et Picasso parsemaient leurs collages de fragments imprimés. Marinetti, Picaabia, Klee et combien d'autres traçaient des lettres et des mots sur leurs toiles. On pense à Magritte et à «Ceci n'est pas une pipe» et, plus près de nous, à Cy Twombly, Larry Rivers, Jasper Johns ou Anselm Kiefer.

À leur suite, une cinquantaine d'artistes prennent l'art au pied de la lettre. En autant d'œuvres issues de la collection permanente du musée, l'exposition *De l'écriture* interroge les rapports entre l'art actuel et l'écrit. Ici, des

sin et écriture s'allient ou se confrontent. Lire et voir parfois se heurtent. À travers l'extraordinaire diversité de ces jeux de mots, par ces croisements mais aussi ces ruptures, de nouvelles «lectures» se font jour.

Tout ce que vous voulez savoir sur le texte

L'exposition rassemble la majorité des médias utilisés par l'art contemporain de même que ses principales tendances. S'y retrouvent, entre autres, Raymond de April, Ian Carr-Harris, Greg Curnoe, Charles Gagnon, Raymond Gervais, Jochen Gerz, Illya Kabako, Loïc le Groumellec, Denis Oppenheim, Judith Reigl, Jana Sterbak et Colette Whiten, laquelle brode des lettres au point de croix.

Oh là là! Cela commence dru. Une vidéo de l'Américain Gary Hill représente une fillette lisant à haute voix *Remarques sur les couleurs* du philosophe Ludwig Wittgenstein. La fillette anonne. Elle hésite ou poursuit d'un débit assuré. La performance de la jeune lectrice sent l'effort. Elle traduit la difficulté d'énoncer, autour de la couleur donc du visible, des concepts plus abstraits. Entre le voir et le dire, des tensions sont en jeu.

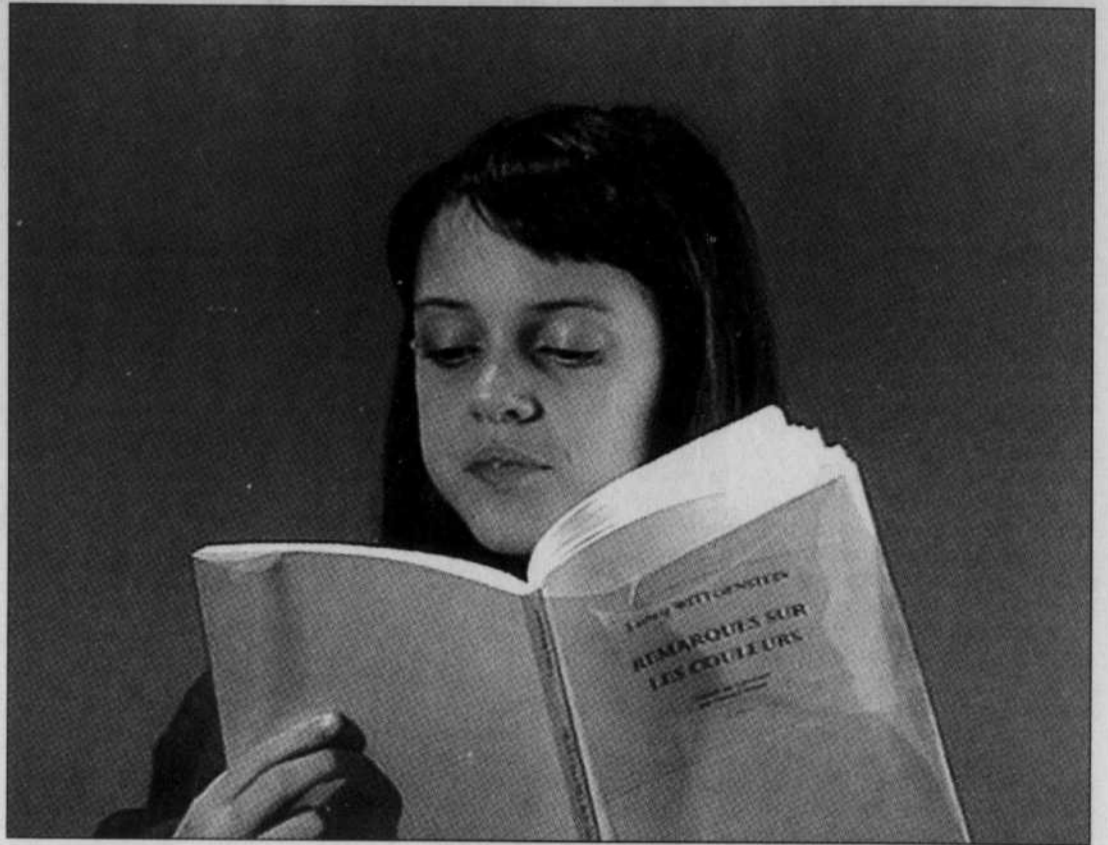
Champion de l'art conceptuel, Joseph Kosuth fait des mots son matériau. Kosuth interroge en un même combat la représentation picturale et l'expérience linguistique. L'exposition fait également

la part belle à l'un des montages photographiques de l'Américaine Barbara Kruger. Un slogan politique, mis en bandeau, est juxtaposé à une image.

Melvin Charney incorpore à ces dessins des images et des textes pris dans les journaux. La typo et l'écriture mécanique de l'imprimé ou du journal sont aussi le point de départ de nombreuses autres œuvres.

On retrouve à l'expo ces incontournables stakhanovistes du mot peint que sont Louise Robert et, dans un esprit différent, Rober Racine. Ceux-ci annexent chacun un territoire hybride, à la fois pictural et scripturaire. Dans l'ordre ou dans le désordre, l'exposition ne pouvait ignorer le peintre polonais Roman Opalka. Accumulant sur ses toiles en rangs serrés des chiffres, Opalka propose une expérience où le temps semble figuré. Le texte devient texture et métaphore de la durée.

Depuis 1998, Marie-Claude Bouthillier enlumine inlassablement ses propres initiales sur une toile. Elle en fait des tracés surprenants. Les artistes du Moyen Âge ne signaient leur ouvrage que lorsqu'ils en étaient suffisamment fiers. Dans cette œuvre missive, les alluvions identitaires font de l'écriture le lieu du peintre, l'expression graphologique de son vécu. Judicieusement intitulée *Couverture*,



RICHARD-MAX TREMBLAY, AVEC L'AIMABLE PERMISSION DE L'ARTISTE
Remarques sur les couleurs, 1994, une installation vidéo de Gary Hill. Don de l'artiste et de la Donald Young Gallery, Chicago, collection du Musée d'art contemporain de Montréal.

une œuvre de Monique Régimbald-Zeiber représente une couverture... celle d'un cahier, celle d'un lit. Sur cette grille, des mots sont gommés par des caches. Une excessive lisibilité, celle de paroles «à livre ouvert», est rendue secrète.

Hiroshima, mon amour

Tout comme Christian Dotremont, le Japonais Takashi Hayaki invente sa propre calligraphie. Dans ses carnets en accordéon, Hayaki conjugue la lettre L, bien occidentale, et les tracés séculaires nippons. Jouant sur la plu-

ralité des tracés, cet alphabet, avec les vecteurs tout personnels qui le composent, fascine et désoriente. Avec Kimio Tsuchiya, c'est le livre lui-même qui devient «volume». Les pages brûlées forment au sol une pellicule de poussière d'où émerge l'empreinte rectangulaire de quelques publications. L'artiste reprend à son compte l'image du livre comme élément essentiel de la nature morte traditionnelle de vanité. En une méditation sur la mort, la poussière retourne à la poussière. Impressionnante par son aspect «Hiroshima»,

l'installation laisse pantois. Renversant de façon épique la proposition, Serge Tousignant nous présente une suite de cinq photographies de livres ouverts. Eros succède à Thanatos. Les pages déployées épousent la forme sensuelle des rondeurs féminines. Suggestives, fortement sexuelles avec leur flou équivoque, les «Lectures» de Tousignant viennent contredire Mallarmé et son mélancolique «La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres»...

Collaborateur du Devoir

25 août - LES PAYSAGES DE RENOIR à Ottawa
QUELQUES PLACES DISPONIBLES!

Les circuits aux États-Unis et au Canada de même que celui de la capitale sont **COMPLÈT** au **MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC**
À la prochaine!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

LE MARCHÉ PUBLIC
DE POINTE-A-CALLIÈRE

DANS L'AMBIANCE DU 18^e SIÈCLE
LES 25 ET 26 AOÛT

Montreal, Québec, Québec

CE PROGRAMME EST PRÉSENTÉ EN PARTENARIAT AVEC LA CORPORATION LAVALLOISE POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'ART PHOTOGRAPHIQUE (CLDAP) ET LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ARTS ET DE LA CULTURE DE LONGUEUIL (SODAC)

590, place Royale
Montréal (H3A 2Z1)
514-872-9150
www.parcemontreal.com

Jusqu'au 2 septembre

2x3

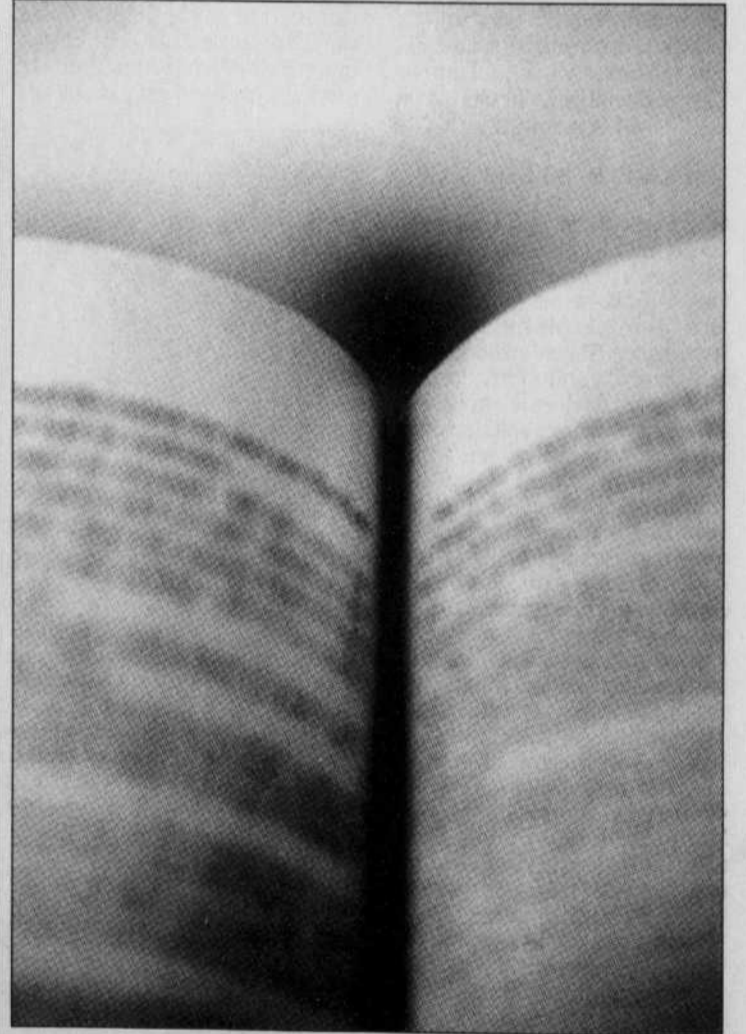
DOMINIQUE PAUL
TRISTAN FORTIN LEBRETON
GILLES PRINCE
MARC LAFOREST
CHRISTIANE JOLY
MATHIEU LÉVESQUE

Visite commentée :
26 août, à 14 h

Exposition présentée par la Corporation lavalloise pour le développement de l'art photographique (CLDAP) et la Société de développement des arts et de la culture de Longueuil (SODAC)

Salle
ALFRED-PELKN
Maison des arts de Laval
1395, boul. de la Concorde Ouest
(à deux pas de la station de métro Montmorency)
450 662-4440

LAVAL



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE
Lecture n° 4, 1996, de Serge Tousignant. Don de l'artiste, collection du Musée d'art contemporain de Montréal.

Lucy Blanchette
Du 6 juin au 15 juillet
Prolongation jusqu'au 25 août
«Monument de souvenir : l'Hymne des carillons continue»
(Des églises de Montréal) Bas-reliefs en aluminium de récupération - Œuvres uniques

GALERIE BERNARD
3928 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 877-0770
mercredi 11h-17h, jeudi-vendredi 11h-19h, samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU 2007 VAL-DAVID
FORUM ART ET PUBLIC
18 ET 19 AOÛT

À NE PAS MANQUER
19 AOÛT À 16 H 30
Rencontre et signature de livre avec Sylvie Lacerte

DOMINIQUE CHARBONNEAU et ses invités
• 18 août : SOIRÉE « MANIFESTIVE » animé par ALEXIS MARTIN, comédien, auteur et metteur en scène

14 juillet au 3 septembre - du jeudi au dimanche de 10 h à 18 h
Visitez notre site web pour la programmation complète
WWW.FONDATIONDEROUIN.COM

FONDATION DEROUIN

Québec

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

le petit
quat'sous
 de poche 07-08

MUSIQUE

saison itinérante

Hippocampe

 28 août au 22 septembre au Prospero
 514 845-7277 www.quatsous.com


MUSIQUE CLASSIQUE

Deux *Cardillac* de luxe

Après vingt ans de silence, l'opéra *Cardillac* de Paul Hindemith refait surface. Deux DVD parus à quelques jours d'écart se disputent l'honneur de réhabiliter l'œuvre. L'un d'eux est dirigé par Kent Nagano.

CHRISTOPHE HUSS

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'idée d'écouter ou de regarder un opéra de Paul Hindemith (1895-1963). On doit au compositeur allemand deux ouvrages lyriques majeurs: *Cardillac* (1926) et *Mathis le peintre* (1938).

Cardillac s'inscrit délibérément dans une époque qui voit naître également *Wozzeck* d'Alban Berg (1925). Il n'est pas étonnant d'y croiser Kent Nagano, qui a signé un succès majeur de sa carrière avec *Les Stigmatisés* (*Die Gezeichneten*, 1918), de Franz Schreker, compositeur majeur de cette période.

Des critiques blâment Hindemith, le lendemain de la création de *Cardillac*, pour la «totale cacophonie» d'une «musique [qui] n'a plus rien à voir avec le romantisme du matériau de base ni avec la chaleur du sentiment». C'est tout simplement que la musique ne cherche pas la «chaleur du sentiment». En parangon de la «nouvelle objectivité», Hindemith cultive le détachement émotionnel, le regard implacable et cru, ainsi que l'analyse sociale. Ce parti pris est au service d'une trame qui — autre obsession du compositeur — explore le statut de l'artiste dans son environnement sociopolitique, une décennie avant l'instrumentalisation des artistes qui gangrènera l'Allemagne nazie.

Idole et meurtrier

L'histoire de *Cardillac*, sur un livret parfait de Ferdinand Lion, qui repose sur un conte d'E. T. A. Hoffmann, se situe au temps de Louis XIV à Paris. Des meurtriers terrorisent la population. *Cardillac* est salué avec déférence par tous: il est l'orfèvre le plus éminent de la ville, celui qui confectionne des bijoux à nuls autres pareils. Curieusement, les victimes sont aussi les clients de *Cardillac*, le meurtrier s'emparant de leurs bijoux.

Évidemment, le meurtrier est *Cardillac* lui-même, poussé au crime parce qu'il ne peut se départir de ses créations. La trame de l'opéra va créer autour de *Cardillac* un étai de plus en plus serré. Un marchand le soupçonne mais ne peut le coincer. Puis c'est le roi lui-même qui cherche à acquérir des bijoux. *Cardillac* refuse, car ses pulsions meurtrières feraient de lui un régicide. Un officier, amoureux de la fille de *Cardillac*, la demande en mariage et, pour s'attirer les bonnes grâces de l'orfèvre, lui achète un bijou. *Cardillac* est tirillé, attaque finalement l'officier mais échoue. Le marchand a tout vu... Tourmenté et pressé par la foule, *Cardillac* avoue les meurtres et meurt lynché.

L'action est articulée en trois actes, mais surtout en dix-huit tableaux bien définis. Ce type d'organisation (de même que la variété et la préméditation des formes musicales) rappelle étroitement le *Wozzeck* de Berg. La dix-septième scène, celle de l'aveu, lors de laquelle *Cardillac* compare l'adulation qu'il inspire en tant qu'orfèvre et la répulsion associée au meurtrier, évoque et anticipe la fameuse scène de *M le Maudit* de Fritz Lang (1931), lors de laquelle Peter Lorre plaide devant le tribunal des malfrats qui le jugent: «*Ich kann nicht, ich muss!*» (Je ne peux pas, mais je dois tuer), hurle M, révélant son doublement de personnalité.

Opéra et cinéma

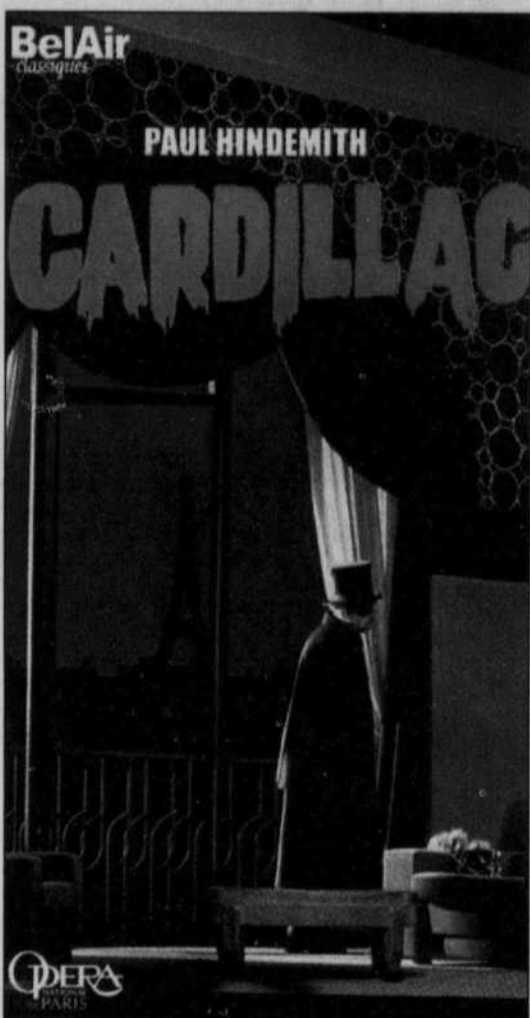
Cette parenté étroite avec le cinéma expressionniste allemand des années 20 n'a pas échappé à Jean-Pierre Ponnelle, metteur en scène du *Cardillac* de l'Opéra d'État de Bavière, un spectacle de 1985 dirigé par Wolfgang Sawallisch et qui paraît pour la première fois en vidéo. Ce sont des créatures directement sorties des films de Pabst et de Murnau qui évoluent sur scène. *Cardillac* lui-même évoque visuellement le personnage du docteur Caligari du film *Le Cabinet du docteur Caligari*, de Robert Wiene (1919).

La force de cette scénographie est d'être assez intemporelle pour ne pas situer ouvertement l'action en dehors du XVII^e siècle (l'apparition du roi et de sa suite est très crédible), tout en ancrant ouvertement (dès les éclairages du début) l'œuvre lyrique d'Hindemith dans la mouvance créatrice de ce qui était, faut-il le rappeler, avant l'avènement du pouvoir nazi, la locomotive artistique de l'Allemagne: le cinéma le plus important, le plus avancé et le plus puissant du monde. Musicalement, la distribution est portée par une direction très sûre de Sawallisch et un Donald McIntyre en transe dans le rôle-titre. Son dernier regard sur ses bijoux avant de mourir est tétanisant.

Le tandem Engel-Nagano

Il est assez cocasse de voir que la concurrence à l'un des grandes productions de l'Opéra de Bavière de ces 25 dernières années, dirigée par Sawallisch, son chef le plus emblématique de l'après-guerre, vient de l'actuel directeur musical de l'institution, Kent Nagano, qui a mené en 2005, à l'Opéra de Paris, le *Cardillac* mis en scène par André Engel.

Le *Cardillac* parisien est délibérément... parisien! On n'est pas sous Louis XIV, mais dans les années 1920 et le «héros» de ces années-là est Fantômas, personnage créé en 1911 par Souvestre et Allain et filmé par Louis Feuillade dès 1913. À la semi-pénombre bleutée et mystérieuse de Ponnelle, très juste atmosphère mêlant l'or et la nuit, s'oppose la lumière du Paris des années folles. Engel prend le contre-pied de tout. L'action se situe à divers étages (hall, chambre,



toits) d'une sorte de palace; la lumière chasse la nuit. L'apparition du roi devient un rêve avec un figurant nain échappé d'une mise en scène d'Alfredo Arias. Le Tout-Paris s'est extasié sur cette mise en scène esthétisante et partielle, qui, à mes yeux, commet l'erreur majeure d'évacuer la foule dans la scène de la mort de *Cardillac*, foule qui juge dans une phrase («*Nach rauschendem Flug durch feurige Luft!*») que le crime n'efface pas le génie de l'artiste, un vrai plaidoyer d'Hindemith. Engel ravale *Cardillac* au rang de fait divers.

Ce qu'on retient du DVD parisien, c'est un travail vocal d'équipe, une direction exceptionnelle d'acuité, de chair et de présence de Kent Nagano et une finition vidéo à laquelle l'excellente captation de 1985 ne peut prétendre.

Mais la manière première et prioritaire de voir *Cardillac* est sans l'ombre d'un doute celle de Ponnelle-Sawallisch. La vision d'Engel-Nagano, musicalement un peu supérieure, ne peut prétendre, en tant que spectacle, qu'au statut de vision annexe, agréable à regarder mais qui étudie des dimensions majeures de l'œuvre.

Collaborateur du Devoir

HINDEMITH: CARDILLAC

DVD Deutsche Grammophon. Mise en scène: Jean-Pierre Ponnelle. Direction: Wolfgang Sawallisch. Avec Donald McIntyre, Maria de Francesca-Cavazza, Robert Schunk, Hans Günter Nöcker. Munich, 1985. DVD Bel Air (distr. SRD). Mise en scène: André Engel. Direction: Kent Nagano. Avec Alan Held, Angela Denoke, Christopher Ventris, Roland Bracht. Paris, 2005

JAZZ

Le détective du jazz

SERGE TRUFFAUT

Chaque année, au mois d'août, le magazine *Down Beat* dévoile les résultats du référendum qu'il mène auprès des critiques de cet ovni sonore qu'est le jazz. Cette publication s'accompagne cette année d'un dossier singulier: le mensuel *Jazz Magazine* propose la liste des 101 morceaux qui ont marqué l'histoire du jazz. Allons-y avec *Down Beat*.

L'homme qui a secoué la cage, déstabilisé le jazz, l'homme qui a fait une révolution à lui seul, qui a donc ébranlé la foule sage des années 50, vient d'être consacré artiste de l'année, saxophoniste alto de l'année et signataire du disque de l'année. De qui s'agit-il? Ornette Coleman, l'homme doux. Le titre de l'album? *Sound Grammar*, sur étiquette... Sound Grammar.

Cette récolte de trois trophées parmi les plus convoités est amplement justifiée. En fait, dire cela revient à formuler une lapalissade. Car si ses albums comme ses prestations sont parfois arides, parfois exigeants, parfois déconcertants, jamais ils ne sont ennuyeux, et encore moins racleurs. Puis...

Puis, il y a chez lui cette marque qui est celle des grands parce que rare: la constance, la longévité. Coleman s'est immiscé sur la planète jazz il y a cinquante ans de cela. Cinquante ans! Trois ou quatre ans avant que ne s'achèvent les années 1950, il avait concocté ce qu'il faut bien nommer un coup de tonnerre: *Something Else*. Depuis lors, il n'a pas cessé de dénouer les intrigues que propose le jazz depuis la naissance de Louis Armstrong. Ornette Coleman est le détective de la confrérie.

Après Coleman, les critiques ont estimé que la deuxième place de la catégorie artiste de l'année revenait à Sonny Rollins. C'est un choix passablement conservateur, mais bon... En fait, ce qu'on retient, c'est la troisième place. L'identité? Andrew Hill, qui hérite aussi et surtout d'une place au temple de la renommée peu après son... décès. Petite note: pour une fois les sondés n'ont pas tardé à faire ce qu'il fallait faire. De-que-cé? Ils n'ont pas attendu dix ou vingt ans avant d'introduire Hill dans le



SOURCE DOWN BEAT

Ornette Coleman

temple en question, comme ce fut souvent le cas. On pense notamment à Roy Haynes. Passons.

Ce qu'il y a de chouette dans cet aspect de notre histoire du jour, c'est que Hill a été reconnu à juste titre après avoir proposé récemment deux compacts remarquables en raison de la richesse des compositions d'un pianiste admiré par ses pairs. Quoi d'autre? Les disques qu'il avait enregistrés dans les années 60 pour Blue Note n'ont pas pris une ride. C'est dire.

Et maintenant le reste. Après *Sound Grammar*, la meilleure production 2006 est *Saudades*, du Trio Beyond, qui regroupe John Scofield à la guitare, Larry Goldings au clavier et Jack DeJohnette à la batterie. Ensuite, on retrouve *Sonny Please* de Sonny Rollins et, trop loin derrière, le *Live At The Iridium*, de l'Art Ensemble of Chicago, la plus reconnue des formations de jazz même si elle est connue.

Le groupe jazz: le quintet de Dave Holland, devant les quartets de Branford Marsalis et de Wayne Shorter. Le pianiste de l'année: Keith Jarrett, comme d'habitude, devant Brad Meldhau et le vénérable Hank Jones. Randy Weston arrive beaucoup trop loin: douzième. Il est vrai qu'à son âge canonique il dérange beaucoup plus qu'une jeunesse comme Meldhau. Mais bon...

Le trompettiste de l'année: Dave

Douglas, devant Wynton Marsalis et Roy Hargrove. Le ténor: Sonny Rollins, suivi de Joe Lovano, de Wayne Shorter et de Branford Marsalis. Que David Murray soit loin derrière a de quoi amplifier les râlements. Le disque historique: *Miles Davis, The Legendary Prestige Session* sur étiquette Concord et surtout, surtout, le *Charles Mingus At UCLA* (1965) sur Sunnyside.

L'album blues: *Definition Of A Circle* d'Otis Taylor sur Telarc, devant *Risin With The Blues* d'Ike Turner sur Zoho et *Delta Hardware* de l'immense Charlie Musselwhite sur Real World. Voilà.

Ainsi donc, *Jazz Magazine* s'est attelé à la sélection des «101 morceaux qui ont marqué l'histoire du jazz». Bon, la méthodologie arrêtée pour réaliser cet exercice périlleux étant particulière, voici sa définition: «Vous qui entrez ici, laissez toute espérance de rigueur et d'objectivité. À la différence des inventaires de chefs-d'œuvre historiques [...] ce paradisi discographique n'est affaire que de sensibilités et de mémoires en liberté dans la mesure où il rassemble, plutôt que des albums, des morceaux [...]»

Le dossier est aussi surprenant que passionnant. En tout cas, on a été heureux que l'interprétation de *Besame Mucho* par Barney Wilen, le *Baby It's Cold Outside* du duo Ray Charles-Betty Carter, le *Caravan* de Duke Ellington, le *II BS* de Charles Mingus, le *Choo-Choo Ch'Boggie* de l'hilarant Louis Jordan, le *You Ditt It* de Roland Kirk, le *Train And The River* de Jimmy Giuffrè et d'autres du même acabit aient été retenus. On le répète, cet inventaire est passionnant.

Ce soir, la scène du Upstairs sera occupée par le quartet du saxophoniste Mike Ruby. S'il a vingt ans à peine, il affiche déjà une formation impressionnante. Il a fréquenté l'Université de Toronto aussi bien que la célèbre Manhattan School of Music «un plus d'avoir étudié auprès de Dave Douglas et Dave Liebman. Son jeu? Dense.

Le Devoir

PROGRAMMATION // AUTOMNE 2007

CRÉATIONS DE →
 LOUISE BÉDARD + LOUISE BOMBARDIER (FIL)
 ESTELLE CLARETON
 JORDI CORTÉS + DAMIÁN MUÑOZ (BARCELONE)
 CATHERINE LA FRIÈRE
 DANIEL LÉVEILLÉ
 ZAB MABOUNGOU
 JOSÉ NAVAS
 CRYSTAL PITE (VANCOUVER)
 HAROLD RHÉAUME

FORFAIT 4 BILLETS...
 OU PLUS!
 → 514 525.1500

AGORA DE LA DANSE
 840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
 WWW.AGORADANSE.COM

LAGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉE PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, ET LE MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE DU QUÉBEC. L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADAIN ET DU REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

LE DEVOIR

DESIGN → STUDIO T-BONE



Scène tirée de la représentation parisienne de *Cardillac*, sous la direction de Kent Nagano

SOURCE BEL AIR

LIVRES

La confusion des sentiments



Danielle Laurin

«C'est l'histoire d'un gars qui ne s'occupe pas de sa blonde», disait Patrick Nicol à propos de son roman *La Blonde de Patrick Nicol*, qui a valu à l'auteur le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke en 2006. On pourrait dire la même chose de son nouveau roman. Ou presque...

On a affaire au même genre de gars, en tout cas. Quand commence le roman, il se retrouve seul. Mais il l'a cherché, au fond. Il a perdu sa compagne par ingratitude, par lassitude. Encore une fois. Il ne changera donc jamais?

Il n'est pas dupe, pourtant. «Faire son nid dans le lit des femmes, ce n'est jamais assez. Elles nous écoutent longtemps et cela nous convient, mais lorsqu'on n'a plus rien à dire, elles sont encore là. On les regarde, elles nous regardent et attendent quelque chose de nous. On s'ennuie. Ce qui manquait recommence à manquer. Cet amour-là n'est jamais assez.»

Mais quel genre d'amour lui faut-il au juste? Qu'est-ce qui lui manque tant, à cet homme de 40 ans? Cela aurait-il à voir avec l'enfant qu'il était? Et quel genre d'enfant était-il au juste? Impossible, pour lui, de répondre clairement à ces questions.

Ce n'est pas faute d'essayer. Il va jusqu'à acheter une maison dans le quartier même où il a grandi. Une vieille maison, tenue par une vieille femme, une veuve, qui sent la mort approcher. Elle lui laisse tout. Même les outils de feu son mari. Quelques photos, aussi.

Des photos qui le ramènent une vingtaine d'années en arrière, justement. Oui, c'est bien lui, là, avec son gant de baseball sur les genoux, sur les marches de l'escalier. Mais qui est la petite fille près de lui? Qui était vraiment ce voisin qui s'amusa à prendre les jeunes en photos?

Commence alors pour le héros une plongée dans le passé, afin de reconstituer son enfance oubliée. Un père mort jeune. Une mère, des sœurs. «*Ses souvenirs commencent dans un appartement où il est le masculin, l'exception.*»

Pas de modèle. Personne pour lui apprendre à aller à vélo, à jouer au hockey, à bricoler. Personne non plus pour lui apprendre à aimer comme un homme, serait-on tenté d'ajouter.

Très tôt il a plu aux filles, ça oui. Très tôt les filles l'ont choisi, aimé. Justement. «*Être voulu, c'est tout ce que tu veux, lui reproche son ex. Une fois qu'on t'a eu, tu ne te forces même plus. Est-ce qu'elle le sait, ça, ta notaire?*»

Oh, j'oubliais. La notaire... Car, à partir du moment où notre homme emménage dans sa nouvelle demeure, une femme, notaire, va jouer un rôle déterminant dans le déroulement de l'histoire. Mais n'anticipons pas.

Au début, on ne se méfie pas. On croit que c'est juste une passade comme ça. Qu'elle s'envoie en l'air avec lui pour s'offrir du bon temps, tout simplement. C'est qu'elle est entreprenante, et fouguese, et imaginative, la notaire, derrière son air sévère. «*A la voir se rouler dans la chambre, dans la cave, dans le salon, on dirait que la notaire fait l'amour avec la maison.*»

Il y prend goût, en redemande. Il a beau se dire qu'il n'aimera jamais la notaire, que «*le désir s'épuisera*», il se fait bientôt prendre au jeu. L'intimité entre eux se construit. Il en vient à ne plus faire que ça: l'attendre.

Autrement dit, sa vie est rythmée par les visites de son amante: «*La notaire ne vient pas tous les jours, mais il sait qu'elle sera là demain, ou le jour suivant. Tout le reste, il le fait en attendant.*»

Tout le reste, c'est-à-dire tenter de recoller les morceaux de son enfance. Et penser à son ex, Marie, à ce qui n'a pas marché avec elle. Même si «*Marie bientôt ne sera plus qu'un souvenir récurrent*».

La suite? Je ne vous la dirai pas, bien sûr. Mais sachez que la notaire en question a quelque chose à cacher. Et que cela n'est pas sans lien avec l'enfance de son nouvel amant. Passons.

Ce que vous devez savoir cependant, c'est qu'on avance dans la brume dans ce roman. On procède à tâtons.

C'est au compte-gouttes qu'on en apprend sur le héros, sur son ex, sur sa notaire et les autres personnages secondaires. Plusieurs choses restent en suspens, nébuleuses. On s'accroche pourtant. Et on a raison.

Pourquoi? Question de climat. Patrick Nicol nous ancre dans un univers étrange, où rien ne semble vouloir se passer mais où tout peut arriver. Où tout est tenu à distance, dans une écriture sobre, presque blanche, mais dense. Il sait nous envouter.

Au bout du compte, cette histoire demeure énigmatique. Pleine de trous. Et de questions. Sur l'amour, le couple, le désir. Et la rupture. «*Faut-il accomplir quelque chose? Réussir sa séparation? Et à quoi le mesurerait-on?*»

Beaucoup de questions sur l'identité, aussi. Celle que l'on se construit, celle qui nous échappe. Qui est-on vraiment, que cherche-t-on? Et peut-on se débarrasser de l'enfant en soi qui crie ses manques, camoufle ses carences, répète sa vie?

Beaucoup de questions sans réponses, en fait. «*Tout de même, quitter un amour pour retourner à l'enfance, c'est peut-être un peu morbide.*» Oui, en effet. Un peu morbide, *La Notaire*. Comment faire autrement?

Collaboratrice du Devoir

LA NOTAIRE

Patrick Nicol

Leméac

Montréal, 2007, 144 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La dictature de l'agonie

GUYLAINE MASSOUTRE

Quatre sœurs se penchent sur leur vieille mère, arrivée au

terme de sa vie. Celle que Françoise Chandernagor appelle «*la voyageuse de nuit*», jadis si aimable, s'est changée en être tyrannique, forcément malcommode: alitée et

percluse, elle refuse d'ouvrir les yeux, mais elle lance quand même des phrases blessantes à qui veut l'entendre. La compassion devient un exercice périlleux!

En plus d'être fascinée par de forts caractères, Chandernagor aime raconter des histoires de famille et accrocher des portraits vivants. Dans *La Voyageuse de nuit*, elle recrée l'ambiance d'une grande maison de la Creuse, peu identifiée au terroir mais tout habitée de sensualité, de paroles, de souvenirs et de vieux objets. Oui, il existe un bric-à-brac du roman nostalgique, sur lequel les visages font comme les miroirs

anciens: ils reflètent les songes et les sentiments.

Autour de cette femme en train de disparaître, l'énigme de la mort entraîne avec elle une quantité de questions. Les plus graves concernent les transformations évidentes de la vieillesse et l'impuissance de la bonne volonté, qu'aucune loi ne saurait encadrer.

Dans le même mouvement, reviennent toutes les émotions qu'on croyait dominées depuis longtemps. Cette intimité familiale, généralement pesante et inaltérable en apparence, qui accrochait les modes, les mœurs, les crises et les affirmations de générations, fait place à une soudaine désorganisation. La proximité de la mort laisse percer le néant.

Personnes en fin de vie

Chandernagor a du talent pour retenir les agonies avant qu'elles ne s'effacent, pour peindre la tension de ce qui hésite à devenir ombre. D'ailleurs, on ne dit plus «mourir», mais «lâcher prise». Rien n'est encore révolu, mais la finitude devient tangible.

La romancière joue de l'imparfait, nécessaire pour dire ce qui se compare, un état d'être entre le souvenir et l'avenir: «*La France profonde ignorait la dépendance comme la longue maladie; on y restait soumis aux lois de la Nature, qui sont celles de la jungle; au premier signe de faiblesse, l'animal était éliminé.*» Le mourant, aujourd'hui, s'accroche à ce qui lui reste de vie.

À ce temps vécu qui s'étire correspondent de nouvelles conditions pour l'émergence de la mémoire familiale, sociale. Chacune des filles de cette famille, livrant son for intérieur en succession, fait la preuve de l'éclatement qui couve. L'héritage, au sens le plus large, s'annonce épique: c'est le mot clé des enjeux autour de la vie prolongée, en quelque sorte luxueuse — mais est-elle plus heureuse?

Les vingt-sept chapitres de ce roman cristallisent la mémoire de tout ce qui a changé, le temps d'une vie, que toutes les femmes de ce livre voudraient retenir. Bonheurs engrangés et accidents refoulés, pertes et gains quotidiens ne diffèrent guère des figures lointaines que Chandernagor prête aux hommes de ce roman. L'écriture, d'essence virile, fait ici office de refuge, plus inespéré que la maternité, la sororité, la filiation. Plus crue, aussi, elle fixe les traits de l'âme et du corps que la maladie du temps qui passe, plus elle étire son humanité, finit par décomposer jusqu'au monstre qui dort à poing fermé.

Collaboratrice du Devoir

LA VOYAGEUSE DE NUIT

Françoise Chandernagor
Gallimard
Paris, 2007, 323 pages

LA PETITE CHRONIQUE

S'agit-il vraiment d'un sage?

Gilles Archambault

Je mentirais si je disais que j'ai pratiqué Montaigne avec assiduité. Les années s'accumulent, j'ai toutefois souvent eu la curiosité d'ouvrir *Les Essais*. Force m'est d'admettre que je n'ai pas toujours été un lecteur enthousiaste. Le regrettant bien sûr.

On reprend dans la collection dite de «*La Pléiade*» cet ouvrage qui compte parmi les œuvres majeures de la littérature universelle. Nous a-t-on assez baigné jadis avec sa «*librairie*», sa fréquentation des auteurs latins, son fameux «*que sais-je?*» ou encore son intérêt pour tout ce qui est humain? Il nous restait à découvrir qu'il avait été maire de Bordeaux à la suite de son père, qu'il avait servi de négociateur entre catholiques et protestants en pleine période du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'Inquisition.

Homme de réflexion, bien évidemment, mais aussi homme d'action. Ne raconte-t-il pas qu'il adorait monter à cheval et qu'il arpentait sans cesse son antre pendant les périodes d'écriture? Tous ces détails, on les retrouve dans l'album de la Pléiade qui accompagne le texte. Magnifiquement illustré, cet album contient un texte fort instructif de Jean Lacouture.

Étrange personnage que cet auteur qui, nous rappelle Lacouture, a parfois en politique des attitudes qui rappellent celles de Machiavel. Son idée de la justice s'accommodait d'opportunisme. Ce qui au reste ne l'empêche pas de faire montre de générosité. La prudence fait partie de sa nature. Après avoir constaté, par exemple, que la peste a assailli sa bonne ville de Bordeaux, il ne court aucun risque.

Le nom même de Montaigne nous fait automatiquement penser à son ami Étienne de la Boétie. Cet homme, son aîné d'à peine quelques années, choisira de mourir dans ses bras plutôt que dans ceux de sa femme. L'amitié est ce qui compte pour Montaigne, plus en tout cas que l'amour dont il ne fait aucun cas.

Lorsque, au début de la quarantaine, Montaigne se rend en Allemagne et en Italie, c'est surtout parce qu'il espère y être soigné de sa «*gravelle*», c'est-à-dire de ses calculs rénaux, dans des établissements thermaux alors recommandés. Il rebrousse chemin afin de remplir les charges politiques pour lesquelles on l'a nommé. On publiera au XVIII^e siècle, sous le titre de *Voyage en Italie*, des notes qu'il aurait partiellement rédigées.

Lire Montaigne en 2007 n'est pas une occupation de tout repos. Mais ce serait idiotie de faire l'impasse sur un livre intriguant, déroutant, attirant mais en



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592)

partie rebutant. Ne pas oublier surtout que *Les Essais* n'ont rien d'un ouvrage rédigé avec concision. Montaigne ne se soucie pas le moins du monde des redites, voire des contradictions. Il annonce sans cesse son texte, le commente en marge, multiplie les ajouts. Tout le contraire d'un universitaire studeux. Sans jeu de mots trop facile, c'est bien d'«*essai*» qu'il s'agit. L'auteur propose sa vision du monde. Peu lui chaut qu'on y adhère.

Les difficultés de lecture pour le lecteur d'aujourd'hui sont de plusieurs ordres. Pour commencer, les embûches causées par la langue. Il y a aussi les nombreuses citations empruntées à la littérature latine. Se souvenir qu'enfant Montaigne ne conversait que dans cette langue. Et que dire de beaucoup d'idées sur la conduite de la vie parfois opposées à ce que des siècles de civilisation nous ont appris?

À l'évidence, un livre de chevet. Impossible de le lire d'une traite. A cause de sa richesse, de sa diversité. Pas plus de cinq pages tous les soirs. Ce serait probablement suffisant pour se persuader que Montaigne n'est pas tellement un sage, mais bien plutôt un esprit fantasque à qui il arriverait parfois de pontifier un peu. C'est là en tout cas l'avis du petit chroniqueur du samedi que je suis.

Collaborateur du Devoir

LES ESSAIS

Montaigne
Gallimard,
«*Bibliothèque de la Pléiade*»
Paris, 2007, 2080 pages

ALBUM MONTAIGNE

Iconographie choisie et commentée par Jean Lacouture
Gallimard,
Paris 2007, 285 pages

SAISON 07-08
LES VIOLONS DU ROYCONCERTS
MONTRÉAL

Mozart chez les Haffner

Symphonie n° 35 et Sérénade «*Haffner*» avec Pascale Giguère

24 SEPTEMBRE 2007
SALLE PIERRE-MERCURE

Stabat Mater

De Vivaldi et Pergolesi avec Karina Gauvin et Robin Blaze

30 OCTOBRE 2007
SALLE POLLACK

Magnificat

Dans le cadre du Festival Bach de Montréal, Karina Gauvin, Matthew White, Frédéric Antoun, Joshua Hopkins et La Chapelle de Québec

4 DÉCEMBRE 2007
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE

L'expérience Bartók

Jean-Marie Zeitouni dirige le Divertimento et la Musique pour cordes, percussions et céleste

23 FÉVRIER 2008
SALLE PIERRE-MERCURE

Une schubertiade

Avec les voix d'hommes de La Chapelle de Québec et le pianiste Benedetto Lupo

9 MARS 2008
SALLE PIERRE-MERCURE

Steven Isserlis et Haydn

Les concertos pour violoncelle de Haydn avec Steven Isserlis

15 MAI 2008
SALLE POLLACK

ABONNEZ-VOUS

à 4, 5 ou 6 concerts de notre saison Montréal!

Forfait QUATUOR

GÉNÉRAL 160\$
AÎNÉ 144\$

Forfait QUINTETTE

GÉNÉRAL 190\$
AÎNÉ 170\$

Forfait SEXTUOR

GÉNÉRAL 216\$
AÎNÉ 192\$

TARIF JEUNESSE*

50% DE RABAIS EN TOUT TEMPS SUR LE PRIX RÉGULIER DU BILLET OU SUR LE PRIX GÉNÉRAL DE L'ABONNEMENT.

*25 ANS ET MOINS SUR PRÉSENTATION D'UNE CARTE ÉTUDIANTE.

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE
violonsduroy.com

billotterie
Articulée
844-2172
1 866 844-2172

Partenaire de Saison à Montréal
SSQ Groupe financier
Québec
Ville de Québec
Conseil de la culture
LE DEVOIR

ARCHAMBAULT
PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
Du 7 au 13 août 2007

- 300
- THE SIMPSONS Complete Season 10
- ROME Complete Season 2
- À VOS MARQUES... PARTY!
- MARTIN MATTE Histoires vraies
- PASSE-PARTOUT Coffret 2
- TEENAGE MUTANT NINJA TURTLES
- PATRICK HUARD Face à face
- LE PROCÈS DE NUREMBERG
- DISTURBIA
- STARGATE SG-1 Complete Season 10
- GLADIATOR / BRAVEHEART
- PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- THE SECRET
- COFFRET PIERRE RICHARD 2
- RUSH HOUR 2
- SIMPLEMENT... MARIO JEAN
- CLAUDINE MERCIER Le deuxième spectacle
- TOUPIE ET BINOU Il était une fois
- LOUIS-JOSÉ ROUDE À l'Olympia... de Montréal

LA VOYAGEUSE DE NUIT

Françoise Chandernagor
Gallimard
Paris, 2007, 323 pages

Hydro Québec Présente LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET du 23 juin au 25 août 2007
Saint-Irénée, Charlevoix Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'une mention spéciale.

22 AOÛT
MERCREDI, 22 AOÛT
Les Rencontres de musique nouvelle en Charlevoix
QUINTETTE MONT-ROYAL
Réunit cinq musiciens talentueux! Un éclectisme rafraîchissant!
SCELSI, LEDRONT, YOSHIOKA, OREA SANCHEZ, CAYER, MACDONALD, VIVIER

23 AOÛT
JEUDI, 23 AOÛT
Les Rencontres de musique nouvelle en Charlevoix
LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE ET LES STAGIAIRES
LORRAINE VAILLANCOURT, chef d'orchestre
Œuvres des stagiaires

24 AOÛT
VENDREDI, 24 AOÛT
Les Rencontres de musique nouvelle en Charlevoix
LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
LORRAINE VAILLANCOURT, chef d'orchestre
F. PARIS, G. SCELSI, R. FERIA, N. GILBERT

25 AOÛT
SAMEDI, 25 AOÛT
Les Grands Concerts
LES VIOLONS DU ROY
JEAN-MARIE ZEITOUNI, chef d'orchestre
ELGAR - SIBELIUS - GRIEG - DVORAK

BRUNCHES-MUSIQUE DE 11H À 14H
CASINO CHARLEVOIX
26 AOÛT
DANIEL MARCOUX, contrebasse, et son trio Jazz endimanché!
2 AOÛT
PHILIPPE AMYOT, violon
YVAN BOUCHARD, guitare
JEAN-PHILIPPE ARSENAULT, contrebasse
Brise classique

INFORMATION ET RÉSERVATIONS : 1 888-DFORGET / www.domaineforget.com

LIVRES

Il était guerrier

La biographie de Crazy Horse, de la nation lakota, par Joseph Marshall III



Louis Hamelin

L'avantage des guerres, c'est de produire des héros. Et au lieu d'essayer de convaincre mes amis français, mexicains, yaquis, arapahos et autres que l'Amérique française n'a jamais «exterminé» ses Indiens, je ferais mieux de leur poser cette simple question: pouvez-vous me nommer un grand chef de guerre montagnais, algonquien ou atikamekw? Nonobstant quelques escarmouches avec les Iroquois, les «guerres indiennes» qu'a connues la Nouvelle-France furent une série de raids lancés contre les colonies anglaises de la côte est par des troupes irrégulières composées d'Abénaquis, de Hurons et d'une poignée d'aventuriers français pratiquement assimilés à leurs alliés «sauvages». Et dans l'Ouest, c'est en se dressant contre l'expansionnisme anglais aux côtés des Métis de Riel et Dumont que des chefs comme Gros Ours sont passés à l'histoire. Mais au sud de la frontière, il suffit de penser Far West pour que les noms se mettent aussitôt à chanter, Sitting Bull, Crazy Horse, Geronimo. Des cris de guerre.

L'histoire, dit-on, est écrite par les vainqueurs. Ce qu'on oublie d'ajouter, c'est que si les vaincus s'accrochent assez longtemps, si leur pouvoir de résistance est tel qu'ils parviennent éventuellement à se reconstruire comme cultures, nous avons droit un jour à leur version. Et pas seulement sous la forme crépusculaire du témoignage recueilli, d'une parole qui se voudrait vivante et se retrouve en cage, entourée de condescendance ethnographique, mais aussi en produisant ses propres historiens. Je parle d'une démarche, non de la profession. Ennemi du mythe, des stéréotypes, de la tradition figée et des vieilles certitudes, l'historien est cet homme dont le regard dépolysse et permet au passé d'évoluer. La biographie de Crazy Horse par Joseph Marshall III, de la nation lakota, affiche quant à elle une certaine ambivalence au départ. «Crazy Horse: au-delà de la

légende, un homme», promet la quatrième de couverture. Mais que penser alors du sous-titre, Une vie de héros, qui d'emblée semble hisser les couleurs? À ce chapitre, il est bien normal que les «Indiens d'Amérique» aient leur tour. Après tout, le général Custer, le rival de Crazy Horse à la Little Big Horn, n'est-il pas l'Américain au sujet duquel le plus d'ouvrages ont été écrits? C'est ce qu'on dit: plus que Kennedy, plus que Lincoln.

Mais en nous promettant un homme, ce qui veut dire, je le suppose, un être de chair et de sang, pétri de son lot de contradictions, Marshall III s'expose à nous voir mettre en question, sinon cette étiquette de héros accolée à son personnage, du moins la définition qu'il accorde à ce mot. Le héros, on s'entend, doit posséder un caractère exemplaire. Sans compter que prétendre donner son congé à la légende et pondre, du même souffle, une hagiographie serait, plus qu'une contradiction, une pirouette, voire un pied de nez. La re-création lakota est bien entendu aussi subjective qu'une autre: «Ni les historiens ni les écrivains n'ont une idée précise des actions de Crazy Horse.» Mais pour comprendre ce que l'auteur entend réellement par «héros», il faut consentir à le suivre sur les sentiers de la culture traditionnelle lakota et être confronté à une pensée et une vision de l'univers complètes en soi, bien que souvent caricaturées. Le temps d'un livre, quitter ce monde qui s'éloigne à toute vitesse de presque tout ce que peut représenter un chef de guerre lakota: la soumission aux mécanismes naturels, la bravoure et la cruauté (Marshall III, lui, n'utiliserait pas ce mot...), l'honneur, le sacré, le rêve, la mort familière. «[...] il fut bel et bien ce chef de guerre lakota qui, en l'espace de huit ans, emporta sur deux commandants de l'armée des États-Unis [...]. Ses exploits hors du champ de bataille restent cependant moins bien connus. Trouver de la viande au milieu d'un blizzard lui valut l'affection de ceux qui vivaient avec lui.»

«Crazy Horse est mon héros depuis l'enfance, confie l'auteur. Au départ, je ne connaissais que le combattant, le guerrier. [...] Mais avec le temps, j'ai appris d'autres histoires. Aujourd'hui, je le connais d'abord en tant

qu'homme, ensuite en tant que légende [...]. En fait, il ressemble beaucoup à mon père, à mes oncles, et à tous mes grands-pères.»

L'homme devient chasseur, puis guerrier. C'est ainsi qu'il se réalise ici-bas. Dans le schéma général forcément un peu rigide de cette existence hautement ritualisée, Marshall III réussit très bien à dégager la singularité de Crazy Horse: il ne fut pas un de ces chefs prêts à écraser quelques orbeils pour sortir du rang et devenir le singe dominant. Ses amours sont maladroites. C'est un solitaire et un anxieux. Trop humble pour participer au cérémonial, presque aussi important que le combat lui-même, qui consiste à hausser les exploits du terrain de chasse et du champ de bataille par le feu de la parole. Son nom même reflète ce statut quelque peu marginal au sein de la tribu. Il commandera ses hommes de la seule manière possible chez ce peuple étranger à toute idée de discipline et de hiérarchie militaires: par l'exemple.

Il commandera ses hommes de la seule manière possible chez ce peuple étranger à toute idée de discipline et de hiérarchie militaires: par l'exemple

La guerre, phénomène et tradition

J'ai eu beau apprécier, tournant parfois les pages un peu vite, les premières années, les rites de passage et ces jeunes chasseurs qui s'exercent au tir à l'arc sur des sauterelles en plein vol, j'avais hâte d'arriver à la partie intitulée «Le chef de guerre». Et... oui, à la Little Big Horn. On ne se débarrasse pas du mythe aussi facilement. Un des aspects les plus intéressants du livre est d'ailleurs cette réflexion à laquelle il nous accule par rapport à la guerre comme phénomène et comme tradition. Moi, chez qui la vue du moindre uniforme provoque une montée de lait, je devrais admirer, en Crazy Horse, le meneur des chevauchées sanguinaires et le plus brillant représentant d'un peuple qui voyait dans l'art guerrier le sommet de la destinée humaine? «La vie ne vaudrait pas d'être vécue s'il ne fallait pas la défendre de temps à autre.» Petit problème, donc. Mais le biographe de Cheval fou est là pour nous rappeler que l'art guerrier traditionnel avait bien peu à voir avec les entreprises d'extermination modernes. En chargeant de la plus haute valeur symbolique le

fait de «compter un coup» (pas nécessairement mortel) sur un adversaire atavique affronté en combat rapproché, le guerrier lakota préfigure nos grandes compétitions sportives bien plus que la boucherie de Verdun.

De cette «stratégie», les Lakotas devront changer devant l'envahissement progressif de leur territoire par les chariots de colons et les forts chargés d'assurer leur protection. «[...] les vaincre n'était pas un honneur mais une nécessité. Pour cette raison, les jeunes hommes devaient comprendre qu'on ne les combattait pas pour l'honneur ni pour faire le récit de ses victoires, mais pour les anéantir.» Bon, ça fonctionné sur les bords de la Little Big Horn, ou Greasy Grass River, comme l'appelaient les Lakotas. Que dire de cette bataille qui n'aît déjà fait l'objet d'un cliché ou d'un monument? Comme tout bon sujet historique, elle continue d'alimenter une ou deux polémiques que le compte rendu proposé ici, d'une sobriété remarquable à des lieues du fameux Custer's Last Stand du martyrologe yankee, évite d'aborder. Le Cheyenne Wooden Leg, allié des Sioux, écrit que la plupart des valeureux soldats du 7^e de cavalerie, une fois encerclés, se suicidèrent de peur de tomber vivants aux mains de l'ennemi. John Stands in Timber, aussi publié chez Albin Michel, réfute mollement cette thèse, mais ajoute ce détail explosif: une vague de guerriers suicides, submergeant le «dernier carré», finit par emporter la décision. Aujourd'hui, pour tomber sur des barbares pareils, il faut aller beaucoup plus loin.

Collaborateur du Devoir

CRAZY HORSE

UNE VIE DE HÉROS

Joseph Marshall III
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Renaud Morin
Albin Michel
Paris, 2007, 339 pages

DE MÉMOIRE CHEYENNE

John Stands in Timber
(avec la collaboration de Margot Liberty)
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alain Deschamp
Albin Michel
Paris, 2006, 406 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Villes de désir

HUGUES CORRIVEAU

La Nouvelle-Orléans dessine ses traits, son histoire et sa musique dans ce *Storyville* de Karen Ricard. Bien que ce recueil ait été écrit avant l'ouragan Katrina, il nous est pourtant impossible de ne pas en sentir le présage ou l'effet: «Je n'ai pas connu la ville au temps des héros. Reste aujourd'hui une poignée de rubans magnétiques, quelques photos noyées, trafiquées en cartes postales, et des rues, devenues noires et muettes: on dirait des veines vidées de leur sang.» C'est toujours ainsi, d'une grande sobriété de ton et d'une douloureuse efficacité. Le chant d'amour pour ce lieu d'histoire porte les couleurs de la mélancolie tout aussi bien que des éclats amoureux pour ces «hommes [qui] pleurent au bras des rivières? en mineur, sous l'ivoire, entre deux blanches».

Près des marigots viennent des personnages au nom sonnante comme dans les comptines ou les histoires d'ailleurs, comme Cléo ou Falcon, et Joe Leblond aussi. Mais il y a surtout la mère, et le «je» qui s'approprie le territoire dans une dérive continentale, posant un regard incisif sur les pertes, les déboires, les fatalités. Le pays se noie, mais l'heure est à la survivance.

Qu'il serait bon que «reviennent les marins qui traînaient dans le ventre de leurs vaisseaux des refrains tellement parfaits de spleen qu'ils ont trouvé les siècles pour voguer jusqu'à ces petits matins de cendres et de rien». Le voyage appelle le lecteur, tendu par l'émotion de ce véritable coup de cœur pour la vie, là-bas ou tout près, si intensément. Nous savons que l'auteur a «mis une pervenche presque fanée au fond d'un violon» pour que sa voix portée sur les cordes don-

ne sa pleine mesure. Karen Ricard, finaliste au prix Émile-Nelligan 2003 pour son recueil *Suite pour fantômes*, confirme ici la qualité exceptionnelle de son écriture, à la fois intense et retenue, contrôlée aussi pour que jamais le trop-plein ne tombe dans la sensiblerie.

Partout ailleurs

D'un tout autre ordre est le premier recueil de Simon Philippe Turcot, qui publie aux Heures bleues *Le paysage est un atelier*.

Pas de blocs de prose ici, mais des vers libres éparés sur les pages, des mots qui s'égarerent un peu partout pour reproduire, sans doute, l'errance dont il est question, pour que les voyages qui ont porté ces textes puissent donner prise à un parcours échevelé. L'atelier du poète, ce sont les villes et les lieux, tout lui est bon, et c'est souvent très réussi, car les évocations, proposées par touches très fines, dessinent en son essence le sentiment de l'évasion: «Via Tribulani / artère de Naples / tachée de rouge // beaucoup de bruits multicolores // entre les mots quelques citronniers / sur la place // coups de spatules miniatures // jaune aveugle».

Mais il reste qu'un projet qui s'appuie sur le dessin d'atelier peut parfois tomber dans la palette de couleurs, ce que n'évite pas Turcot. C'en est plein, à ce point qu'on a un peu le cœur à la vague à tant se diluer dans l'ocre, l'orange, le bourgogne, les «vert rouge cramois», etc. Peut-être aurait-il fallu plus de sobriété à ce nouveau poète pour accéder à l'essentiel? Car il nous suffit largement d'entendre ce «silence poussiéreux dans la gare tchèque», de voir au loin ces «maisons aquariums // Vltava / rivière de mars courbe», ou de surveiller «les vieux [qui] s'endorment / un dialecte au fond de la bouche».

La collection «Le dire» se distingue par le fait que des reproductions couleur d'œuvres sont insérées dans le livre, chacune collée à la main. Le paysage est un atelier ne fait pas exception. On y retrouve de très beaux dessins de l'auteur dont la qualité s'impose.

Collaborateur du Devoir

STORYVILLE

Karen Ricard
Le Noroît
Montréal, 2007, 78 pages

LE PAYSAGE

EST UN ATELIER
Simon Philippe Turcot
Les Heures bleues, coll. «Le dire»
Montréal, 2007, 66 pages



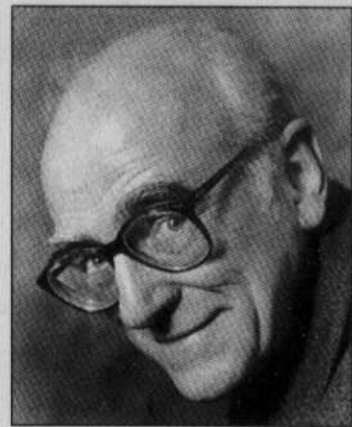
Karen Ricard

MICHEL BÉLAIR

Depuis la fin des années 1960, Donald Westlake semble prendre un plaisir fou à nous faire rencontrer des personnages ordinaires. Son irrésistible *Dortmunder*, par exemple, un petit truand minable auquel il a consacré un cycle d'une bonne douzaine de romans, est constamment plongé dans des histoires impossibles avec sa bande d'incapables qui finissent toujours par nous faire crouler de rire tellement ils n'ont rien à voir avec le thriller, le polar ou le roman d'espionnage dans lequel ils sont plongés. C'est précisément ce que fait ici le vieux routier Westlake en nous offrant deux autres héros improbables: Josh et Robbie.

Le premier travaille dans une grande agence de publicité et le second dirige un petit théâtre de poche, loin de Broadway et du centre-ville de New York. Ils ont tous deux une chose en commun: depuis la fin de leurs études collégiales, ils reçoivent, depuis près d'une dizaine d'années, un chèque de 1000 \$ le premier jour de chaque mois. Tous deux n'ont jamais pu trouver clairement l'origine des chèques, mais ils les ont encaissés et continuent de le faire. Sans le savoir, Josh et Robbie sont devenus des taupes. Ils l'apprendront lorsqu'un certain Levrin entrera en contact avec Josh pour lui annoncer qu'il passe au «service actif».

Et là, bien sûr, Westlake s'amuse à compliquer les choses. Avec cet humour axé sur la critique sociale et politique qui le caractérise, il va tisser une toile de plus en plus épaisse autour des deux anti-héros et les plonger dans un complot pour assassiner un tyran venu d'une minuscule république issue de l'éclatement du bloc soviétique. Tout cela, on l'apprend dans les 20 ou 30 premières pages du roman, et on vous



Donald Westlake

laisse bien sûr le plaisir de découvrir tout le reste...

Un étonnant Westlake, donc. Qui n'a rien de commun avec les personnages et les intrigues qu'il met en scène lorsqu'il utilise le pseudonyme de Richard Stark. *Argent facile* est une histoire toute en pointes d'aiguilles, comme écrite de l'intérieur de ces pelotes d'épingles que l'on utilisait à l'époque où l'on faisait encore des choses avec ses mains. Témoin de la standardisation galopante qui afflige l'Amérique depuis les années 1950, Westlake ne peut s'empêcher de darder la bête (et la bêtise qui l'accompagne souvent) comme s'il espérait aider ainsi à la dégonfler.

Voilà un livre à déguster sur la terrasse avec un petit rosé en se laissant pénétrer par les derniers vrais bouts de soleil de l'été...

Le Devoir

ARGENT FACILE

Donald Westlake
Traduit de l'américain
par Mathilde Martin
Rivages thriller
Paris, 2007, 284 pages

POLAR

Espion malgré lui

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 7 au 13 août 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

1	PEOPLE OR NOT PEOPLE Lauren Weisberger (Pocket)
2	LABYRINTHE Kate Mosse (Livre de Poche)
3	ENSEMBLE, C'EST TOUT Anna Gavalda (J'ai lu)
4	MES AMIS, MES AMOURS Marc Lévy (Pocket)
5	LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Lévy (Robert Laffont)
6	LA PART DE L'AUTRE É.-E. Schmitt (Livre de Poche)
7	AMOUR, CHOCOLAT ET AUTRES... Evelyn Gauthier (Mortagne)
8	ECHO PARK Michael Connelly (Seuil)
9	CONFESSIONS D'UNE ACCRO DU... Sophie Kinsella (Pocket)
10	ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR? Francine Ruel (Livre Expression)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
2	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008 Collectif (Larousse)
3	L'ART DE CONDUIRE Collectif (Hurtubise HMH)
4	LA CLÉ DE LA MAÎTRISE Charles F. Hoanel (Dauphin Blanc)
5	TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE: DE... J.-C. Barrau-Gigot (Livre de poche)
6	PETIT ROBERT 2008 Collectif (Robert)
7	REUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU... F. Tchou / P. Tranquille (Didier)
8	QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT... Michèle Cyr (Transcontinentale)
9	EXCUSEZ-VOUS MAIS VOTRE VIE ATTEND Lynn Grathorn (ADA)
10	MULTICTIONNAIRE DE LA LANGUE Marie-Eva de Villers (Québec Amérique)

JEUNESSE

1	QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4 Ann Brashares (Gallimard)
2	À VOUS DE JOUER! : LA FORÊT NOIRE S. Bilodeau / M. Charbonneau (ADA)
3	ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE... Collectif (Albert René)
4	L'OR-LUNE T. 1 : ET LE SECRET DE... Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)
5	LE JOURNAL D'AINÉE LAFRAMME T. 3 India Desjardins (Intouchables)
6	HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)
7	GERONIMO STRON T. 22 : CHÂTEAU... Geronimo Stilton (Albin Michel)
8	ARTEMIS POWY T. 5 : COLONNE PERDUE Eoin Colfer (Gallimard)
9	LES MONDES DE MADE DU DADÈME T. 7 John Peel (ADA)
10	TÉA STRON T. 2 : LE MYSTÈRE DE... Téa Stilton (Albin Michel)

ANGLOPHONE

1	HARRY POTTER & THE DEATHLY... J.K. Rowling (Raincoast)
2	ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)
3	THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
4	THE TESTAMENT Eric Van Lueder (Forge Books)
5	THE BUNNS Scott Smith (Virago)
6	GOLDEN BUDDHA Clive Cussler (Berkeley)
7	THE AFGHAN Frederick Forsyth (SP Putnam and Sons)
8	THE HAVENSCAR DYNASTY B. Taylor Bradford (St-Martin's Press)
9	THE CHILDREN OF HURIN J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
10	BEACH ROAD James Patterson (Warner Vision)

OFFRE SPÉCIALE

Circulaire de la rentrée

BESCHERELLE
997
16

du 26 juillet au 22 août

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE ARCHITECTURE ET BEAUX-ARTS

- D'AVILIER: Cours d'architecture de Vignole, chez Jean Mariette, Paris 1738
- FREARD DE CHAMBRAY: Parallèle de l'architecture antique avec la moderne..., Charles Antoine Jombert, Paris 1750
- PALLADIO: L'antichità di roma / et / Le case manargliose de Palma città di roma, In Venetia per Gio. Varisco, e compagni 1565
- MILLIN: Dictionnaire des beaux-arts, chez Desbry, 3 volumes, Paris 1806

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'école est-elle discriminatoire envers les garçons ?



Louis Cornélius

Plus élevé que celui des filles, le taux de décrochage scolaire des garçons québécois suscite, depuis quelques années, un débat passionné qui met en cause les rapports de genres: l'école québécoise est-elle discriminatoire envers les garçons et, par conséquent, conçue pour les filles qui y réussissent mieux? Chercheur en éducation et spécialiste de cette question, Jean-Claude St-Amand, dans un solide opusculé intitulé *Les Garçons et l'École*, réfute cette thèse avec force études à l'appui.

Contre une perception répandue, même chez les enseignants, St-Amand précise que la seule matière où l'on retrouve un retard des garçons par rapport aux filles est la langue d'enseignement (lecture et écriture). Cette information, à elle seule, relativise la thèse de la discrimination systémique à l'égard des garçons. D'ailleurs, ajoute le chercheur, il faut «éviter la généralisation à tous les garçons de phénomènes qui ne concernent qu'une partie d'entre eux». Il est aussi utile de savoir que ce retard des garçons dans la maîtrise de la langue d'enseignement n'est pas propre au Québec et qu'il se manifeste surtout chez les élèves issus de milieux populaires.

En 1979, le taux de décrochage scolaire des garçons de 19 ans était de 43,8%. En 2004, il se situait à 24,3%. Comment expliquer, alors, la panique actuelle. C'est que les filles font encore mieux, étant passées d'un taux d'abandon de 37,2% à un taux de 13,9%. Les

filles, en d'autres termes, sont si bonnes qu'elles modifient notre perception de la situation des garçons québécois, meilleure que celle de leurs semblables du reste du Canada et des pays de l'OCDE. Encore là, toutefois, et il faut s'en réjouir, les filles font mieux.

En ce qui concerne les diplômés à la sortie de l'école, on constate que garçons et filles obtiennent des résultats semblables en formation technique ou professionnelle et en formation générale. Des écarts se font toutefois remarquer dans le cas des sans-diplôme (plus de garçons que de filles) et dans celui de l'obtention du baccalauréat (plus de filles que de garçons). Dans ce dernier cas, St-Amand avance deux raisons pour expliquer l'écart en faveur des filles: dès la troisième année du secondaire, les filles présentent des aspirations scolaires plus élevées (le chercheur parle d'un processus d'auto-exclusion chez les garçons) et l'efficacité économique de leur diplôme est plus grande. Avoir un bac, pour une fille, est presque toujours payant, ce qui n'est pas systématiquement le cas pour les garçons.

La culture masculine en cause

Si ces données relativisent les problèmes scolaires des garçons québécois, elles ne disent pas pour autant que tout va bien. Des filles et des garçons continuent d'échouer, et ces derniers en plus grand nombre. Comment expliquer ce phénomène? Rappelons, d'abord, que «le milieu socio-économique d'où sont issus les jeunes reste une clef de compréhension essentielle». Dans le cas des garçons, cependant, il y a plus, et St-Amand, dans une perspective féministe, pointe «certaines conceptions de l'identité masculine [qui] amènent des garçons, le plus souvent ceux qui sont issus de milieux socio-économiques faibles, à se distancier de l'école et de ses exigences».

Il évoque, en se fondant sur des enquêtes, l'image négative de l'école, perçue comme une contrainte, le refus des efforts, une forte culture du jeu et la persis-

tauce de stéréotypes qui amène plusieurs garçons à refuser «d'attribuer une bonne performance aux filles» et d'être dépassés par elles. Ces dernières, affirment certains, ne seraient meilleures que parce que les gars se forcent moins! St-Amand remarque aussi que les garçons sont incapables de «décrire ce qui caractérise les hommes», «axent leur définition des femmes sur la sexualité» et flirtent avec l'homophobie. Il en conclut, un peu rapidement dans cet essai mais cette thèse a été longuement développée ailleurs, que «le conformisme de certains garçons sur le plan de leurs représentations des identités de sexe les amène, dans la pratique, à reléguer au second plan les attitudes et les comportements associés à la réussite éducative». En d'autres termes, et cela s'applique aux filles comme aux garçons, plus on entretient de stéréotypes liés aux genres, moins on réussit à l'école.

En ce sens, certaines solutions souvent avancées pour remédier au retard d'un groupe de garçons risquent d'être sans effet, voire carrément nocives. Une étude australienne a montré, par exemple, que la non-mixité dans les écoles n'améliore pas la réussite scolaire des garçons. Elle a même le défaut de concevoir ces derniers comme un groupe homogène, ce qui n'est pas le cas, d'encourager une diminution des attentes et d'entretenir les stéréotypes de la masculinité. «Les écoles parmi les plus efficaces», constate St-Amand, «sont celles qui ont un fort engagement tant envers les garçons qu'envers les filles» grâce à une politique globale qui s'applique aux deux sexes.

Souvent soulevée elle aussi, la question du taux de féminité du personnel scolaire a été analysée dans l'enquête australienne, qui a conclu que «le sexe du personnel enseignant n'a pas d'impact sur les résultats scolaires». Ce qui compte, c'est la qualité de la relation entre l'enseignant et l'élève et le milieu social d'origine. Les filles, à l'université, ont surtout des enseignants masculins et cela ne les empêche pas de réussir. Les valeurs véhiculées à l'école primaire se-

raient plus féminines que masculines? «Les valeurs ne sont en soi ni masculines ni féminines», rétorque St-Amand, qui rejette aussi l'idée d'organiser des activités sportives pour les garçons seulement, une approche discriminatoire qui nourrirait les stéréotypes déjà évoqués.

Que faire, alors? Mettre en place des mesures pour contrer l'échec scolaire qui concernent autant les filles que les garçons. Comme ces derniers seront plus nombreux à en bénéficier, cela ne manquera pas de réduire les écarts constatés. Il faut aussi favoriser «des actions prioritaires en milieu socio-économique faible».

Plus spécifiquement, St-Amand propose d'intervenir contre les stéréotypes sexuels puisque plus l'adhésion à ceux-ci est grande, moins les résultats sont bons. Il propose aussi une offensive en matière de pratiques de lecture qui mettrait l'accent sur la diversification et la substance: «L'effet positif des pratiques de lecture fréquente et prolongée est donc bien étayé. Il serait même apte à compenser certains effets négatifs liés au statut socio-économique.» Enfin, il propose de former les élèves à la prise en charge de leur scolarisation pour qu'ils développent une motivation intrinsèque (source de plaisir) plutôt qu'extrinsèque (pour le gros salaire plus tard).

Plus de garçons que de filles profiteront de ces mesures non discriminatoires, mais tous, la collectivité y compris, en sortiront gagnants. L'avenir, nous dit St-Amand dans cet ouvrage très éclairant, n'est pas en arrière.

louisco@sympatico.ca

LES GARÇONS ET L'ÉCOLE

Jean-Claude St-Amand
Sisyph
Montréal, 2007, 128 pages

POLITIQUE

Negri et ses puissances de papier

MICHEL LAPIERRE

Saviez-vous qu'en Irak les États-Unis ont tenté un coup d'État pour s'emparer d'un «Empire» plannétaire invisible malgré la résistance diffuse de la «Multitude», nouvelle entité populaire et démocratique, également mondiale? Si vous ignorez ce scénario, en apparence orwellien, c'est que vous n'avez pas encore plongé au fin fond de l'univers du philosophe italien Antonio Negri, cerveau présumé des définites Brigades rouges.

Pour le bénéfice des non-initiés, Negri, dans *Goodbye Mister Socialism*, recueil d'entretiens avec Raf Valvola Scelsi, actualise et, jusqu'à un certain point, vulgarise les thèses qu'il a exposées, en collaboration avec l'Américain Michael Hardt, dans les essais *Empire* (2000) et *Multitude* (2004).

Selon le penseur politique, qui, né à Padoue en 1933, a depuis longtemps abandonné les idées d'extrême gauche, l'Empire, c'est «le monde économique unifié» par les «structures de communication et d'interdépendance» des sociétés actuelles. Negri y englobe des géants économiques en émergence, comme la Chine, l'Inde et l'Amérique latine, et n'y exclut pas la source historique du capitalisme, sans laquelle les États-Unis n'auraient pu voir le jour: l'Europe.

Quant à la Multitude, elle constitue, aux yeux du philosophe, «un essai» protéiforme de «singularités intelligentes qui ont besoin du pouvoir non pas pour l'exercer de manière solitaire mais pour produire» en toute liberté les fruits d'une révolution socio-économique marquée par l'essor du travail cognitif. Pour Negri, cette Multitude, allergique à l'embrigadement idéologique, en 1999, contre un sommet, à Seattle, de l'Organisation mondiale du commerce.

Le penseur politique montre que les événements de Seattle, acte de naissance de l'intermondialisme, résultent de la culture informatique et correspondent à «la prise de conscience sociale» d'un phénomène inédit: «la fin de l'ère de la mesure du travail». Ce qui n'est malheureusement pas sans évoquer la fameuse «civilisation du loisir» entrevue, dès 1962, par le sociologue français Joffre Dumazedier et, plus tard, par le journaliste américain Alvin Toffler dans les best-sellers *Le Choc du futur* (1970) et *La Troisième Vague* (1980).

Infirmées aujourd'hui par les faits, les vues naïves de Dumazedier et de Toffler ont beaucoup vieilli et ne peuvent que nuire à la crédibilité de Negri. Néanmoins, lorsque l'intellectuel italien salue l'apparition d'un nouveau type d'activité issu du progrès technologique, soit le «travail immatériel et de service, cognitif et coopératif, autonome et autovalorisant», il donne à l'objet même de ses entretiens, l'effacement du socialisme traditionnel, une explication qui se défend.

Il n'a pas tort d'affirmer que la gauche conventionnelle reste incapable de s'insérer dans un cadre assez totalisant et assez contemporain pour atteindre une dimension mondiale en s'adaptant au travail mobile, flexible, précaire mais enrichi par l'évolution scientifique, culturelle et sociale. «La défense politique de l'État-nation, la défense syndicale du travail

corporatiste, l'insensibilité face à l'émergence de nouvelles figures de la force de travail: voilà, dit Negri, tout ce qui conduit les vieilles organisations du mouvement ouvrier à se cantonner dans des positions chauvines.»

On ne peut que souscrire à ce jugement si, à la différence du philosophe, on prend soin de préciser que l'élan émancipateur des peuples dominés n'a pas le caractère rétrograde du nationalisme des États déjà souverains et que le mouvement syndical, malgré ses intérêts corporatistes ataviques, demeure nécessaire pour résister au principe du profit maximal qui corrompt le capitalisme, même le plus évolué.

Mais que vient faire, dans l'optique de Negri, la tentative américaine de s'emparer de l'Empire par la guerre d'Irak? Le caractère quasi romanesque d'une telle thèse révèle la faille de l'intellectualisme forcené du penseur politique.

En Irak, l'enlèvement de l'intervention militaire aurait, selon Negri, empêché les États-Unis d'y contrôler le pétrole et d'instaurer ainsi «une constitution monarchique dans l'ordre mondial». Seule une résistance irakienne, en dépit des divisions internes du pays occupé, permet d'expliquer un échec semblable.

Malgré tout, Negri, mû par son idéalisme béat, conclut: «L'ordre mondial se trouve donc toujours plus en conflit avec l'hégémonie américaine.» On voit mal comment les deux assises de cet ordre, l'Empire et la Multitude, concepts brillants mais extrêmement abstraits, pourraient contrecarrer la stratégie très concrète de Washington. Les belles idées des philosophes n'ont pas encore appris à faire la guerre.

Collaborateur du Devoir

GOODBYE MISTER SOCIALISM

Antonio Negri
Le Seuil
Paris, 2007, 320 pages

ESSAI LITTÉRAIRE

Kafka et le rêve sans objet

MICHEL LAPIERRE

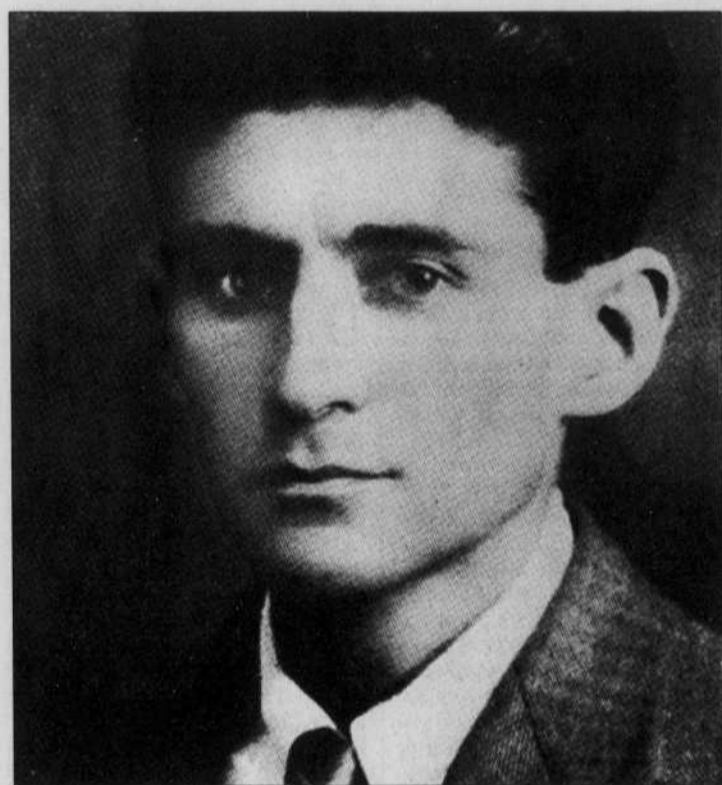
«L'art vole autour de la vérité, mais avec la volonté bien arrêtée de ne pas se brûler», écrit Franz Kafka (1883-1924) dans son journal, comme pour nous avertir que nul message ne se cache à travers son œuvre. Mais, sournois, il tient à préciser que l'art doit «trouver dans le vide obscur» l'endroit insoupçonné où les rayons de la vérité «peuvent être puissamment interceptés».

Dans *Celui qu'on cherche habite juste à côté. Lecture de Kafka*, le germaniste Georges-Arthur Goldschmidt, né près de Hambourg et Parisien d'adoption, ne cite pas cette réflexion capitale que l'écrivain pragoïse de langue allemande formulait en janvier 1918. Cependant, son essai renferme une analyse solide de l'idée selon laquelle l'art, si allergique soit-il à la pensée, doit, sans les assimiler ni même les analyser, en saisir les indispensables jets lumineux.

Les livres de Kafka fournissent l'exemple parfait d'une écriture inspirée d'observations philosophiques mais tout à fait imperméable à la moindre velléité didactique. Étrangère à ce qui pourrait ressembler, ne serait-ce que de très loin, au prêchi-prêcha, son écriture tire sa force artistique implacable de son apparente nudité intellectuelle.

«La plupart du temps, celui qu'on cherche habite juste à côté... Cela vient de ce qu'on ne sait rien de ce voisin qu'on cherche», note Kafka dans un fragment narratif d'août 1917. Chez l'écrivain, la vérité est toujours immédiate, mais ignorée. Les héros respectifs de ses deux principaux récits illustrent à merveille cette étrange situation.

Dans *Le Procès*, Joseph K., simple employé de banque, ne sait pas de quoi on l'accuse mais ne fera pas un geste pour éviter son exécution. «La faute de Joseph K., c'est Joseph K. lui-même», commente Goldschmidt en soulignant qu'il ne s'agit pas d'une interprétation. Pour lui, c'est le



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Franz Kafka

constat d'une évidence qui coïncide avec le texte. «L'œuvre de Kafka englobe son interprétation», juge-t-il selon une logique impeccable. Il confirme par là que le romancier ne défend aucune thèse.

Dans *Le Château*, l'arpenteur K. ne peut accéder à la demeure féodale fortifiée. «Vous avez été engagé comme arpenteur, comme vous dites, mais malheureusement nous n'avons pas besoin d'arpenteurs», lui assure le maire du village, établissant que l'action même du roman est impossible. Goldschmidt définit très bien cette réalité opaque et, à première vue, terriblement décourageante: «Il n'y a pas d'arrière-mondes chez Kafka ni de sous-entendus. Il n'y a pas de leçon "kafkaïenne"... On ne peut détacher le texte de Kafka du texte de Kafka.»

Des accents théâtraux

Ce qui donne à l'écrivain pragoïse une valeur incomparable et un caractère innovateur dans l'histoire littéraire, c'est son style, par lequel s'exprime le songe lucide, le rêve sans objet. Poétique dans sa précision extrême, sa limpidité, son austérité, la prose du romancier a curieusement des accents théâtraux et n'est pas dénuée d'humour.

Le héros du *Procès*, Joseph K., demande innocemment à l'abbé: «Comment un homme peut-il être coupable?» Celui-ci lui donne une réponse dramatique: «C'est ainsi que parlent les coupables.» Dans l'autre roman, le château lui-même a, malgré une apparence froide et sinistre, l'allure d'une scène de théâtre. Il «a plusieurs entrées: une

fois c'est l'une qui est à la mode et tout le monde passe par là, une autre fois c'est une autre et les voitures y affluent».

Germaniste originaire d'Allemagne, Goldschmidt est l'essayiste tout indiqué pour affirmer ceci: «Kafka écrit un allemand lumineux, adéquat à lui-même, un allemand évident, sans hésitation ni dispersion.» Il pourrait ajouter: un allemand qui manifeste, au degré le plus intime, la solidité autant que la pérennité.

En fait, il cite pour aborder cet aspect une réflexion encore plus autorisée que la sienne. «Je cherche sans cesse à communiquer quelque chose d'incommunicable, à expliquer quelque chose que j'ai dans les os et qui ne peut être vécu que dans les os», écrivait Kafka.

Goldschmidt, selon qui «il n'y a pas d'idées» chez l'écrivain pragoïse, semble inconséquent lorsqu'il soutient: «tout Juif sait de corps — et Kafka le savait — que la condamnation à mort plane sur lui. Il n'est pas le seul à émettre une opinion semblable.

La cathédrale, présente dans *Le Procès*, et le château, qui constitue le centre de l'autre roman, ne symbolisent-ils pas, comme beaucoup le pensent, la chrétienté, enveloppe temporelle du christianisme et forteresse occidentale inaccessible au Juif? Sagace, le germaniste répondrait sans doute que cela est évident dans l'écriture même de Kafka et que toute glose serait superflue, sauf celle-ci: au milieu du rêve méthodique, multiforme et indéfini du grand Pragoïse, le Juif ne peut être que chacun d'entre nous.

Collaborateur du Devoir

CELUI QU'ON CHERCHE HABITE JUSTE À CÔTÉ

LECTURE DE KAFKA

Georges-Arthur Goldschmidt
Verdier
Lagrasse (Aude), 2007, 128 pages

Une grande fête avec Marie-Jo Thério, Pierre Flynn, Richard Séguin, Daniel Boucher, Luce Dufault, Yann Perreau et plusieurs autres.

25 ANS DE PETITE-VALLÉE EN CHANSONS

TV5
WWW.TV5.CA

DIMANCHE 20h